Ducharme # 558 $3.00

LA MALÉDICTION

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

M

Aut

C.

LA

MALÉDICTION

DRAME-VAUDEVILLE EN TROIS ACTES

POUR JEUNES GENS

PAR

C. T. P. LEVÊQUE

Auteur de *Vildac*, drame; *le Joueur*, *le Proscrit*, *Peintre et Musicien*, etc., etc.

QUATORZE PERSONNAGES ET FIGURATION



MONTRÉAL
C. O. BEAUCHEMIN & FILS, LIBRAIRES-IMPRIMEURS
256 et 258, rue St-Paul.

PERSONNAGES :

DON VASCO DE GOMEZ, noble espagnol.
DON ALONZO, fils de don Vasco.
DON LOPEZ, confident d'Alonzo.
TARIK, lieutenant du calife.
PÉDRO, paysan. *Bonhomie.*
PÉDRILLO, fils de Pédro. *Charge.*
FABRICIO. —
IBRAHIM, riche mahométan.
MENDOZA, officier espagnol.
MARIETTO, soldat espagnol.
BASILIO, —
SANCHO, —
JOANINO, esclave d'Ibrahim.
ABDALLAH, geôlier mahométan.
UN ESCLAVE. SOLDATS ESPAGNOLS. SOLDATS MAHOMÉTANS. PAYSANS.

Au second acte, ALONZO prend le nom d'ALMANZOR, et au troisième acte, celui de FERNANDO.

Au second acte, LOPEZ porte le nom de SOLIMAN.

LA MALÉDICTION

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIERE

MENDOZA, MARIETTO, BASILIO, SANCHO, SOLDATS

Le théâtre représente une vue des Asturies. A droite est la poterne du château de don Vasco de Gomez ; Sancho est en faction devant la poterne. Des groupes de soldats occupent le théâtre ; quelques-uns jouent aux dés ; d'autres sont groupés autour de Mendoza.

MARIETTO

Cinq, huit, quatorze.

BASILIO

Rafle de cinq, gagné.

MARIETTO

Chien de jeu ! je ne joue plus.

BASILIO

Allons, ta revanche.

MARIETTO

Soit, je joue les moustaches du premier mahométan que je tuerai.

UN SOLDAT (*chantant*)

Et ne vendez la peau de l'ours
Qu'après l'avoir couché par terre.

MARIETTO

Que la perruque de Mahomet me serve de turban, si je ne coupe pas assez de moustaches ennemies pour m'en faire une demi-douzaine de matelas.

BASILIO

Biendit... à quand l'exécution ?

UN SOLDAT

Au premier jour que le roi Pélage nous ordonnera de frotter les épaules de ces infidèles.

MARIETTO

Pour ma part, je veux faire un ragout des oreilles des nombreux prisonniers que je ferai. (*S'adressant à Mendoza.*) Et vous, seigneur Mendoza, à quoi pensez-vous ?

BASILIO

Probablement à quelque nouveau chant de gloire. Allons, seigneur Mendoza, quelques couplets, ça nous aidera à passer le temps.

MARIETTO

Vous savez, cette jolie romance que nous accompagnons avec tant d'enthousiasme.

MENDOZA

Bien volontiers, braves compagnons. Dieu et le roi sont les plus dignes sujets de nos chants.

De Mahomet les légions impies
Ont renversé partout nos croix,
Et dans nos villes envahies
Le prophète dicta ses lois.
Nobles enfants de l'Ibérie,
Oui, vous direz tous avec moi :
Liberté pour notre patrie !
Tout pour Dieu, tout pour notre roi !

CHŒUR

Nobles enfants de l'Ibérie,
Oui, tous nous disons avec toi, etc.

Sur un monceau de ruines fumantes,
Ma mère expira sous leurs coups.
Elle embrassait leurs mains sanglantes,
Demandant grâce à deux genoux.
Ma main était trop faible encore,
Je ne pus venger son trépas ;
Mais à l'ennemi qu'il abhorre,
L'Espagnol ne pardonne pas.

CHŒUR

Ma main était, etc.

Aux montagnes de la froide Asturie
Flotte encore un noble étendard ;
Pélage, aux cris de la patrie,
A mis la main sur son poignard.
O bonne Dame de Liesse,
Porte à Dieu nos humbles accents,
Et veille en ces jours de détresse
Sur l'Espagne et sur tes enfants !

CHŒUR

O bonne Dame de Liesse, etc.
Prends ton élan, va, cavale légère,
La gloire des champs andalous !
Adieu, cendres de mon vieux père,
Je vais combattre loin de vous.
Dieu le veut, mon pays l'ordonne,
Il faut tout quitter pour la foi.
J'entends le clairon qui résonne ;
Tout pour Dieu, tout pour notre roi.

CHŒUR

Dieu le veut, etc.

SCENE II

LES PRÉCÉDENTS, DON VASCO

DON VASCO

Bien, braves soldats ! que la noble cause que nous avons embrassée ne nous laisse point aller à la tristesse. Si quelquefois nous nous sentons émus en voyant notre patrie couverte de ruines, rappelons-nous que Dieu nous a désignés pour la venger. Rentrez dans le fort, braves compagnons de Pélage ; délassez-vous des fatigues de la nuit ; moi, je vais veiller pour vous. (*A Basilio.*) Basilio !

BASILIO

Seigneur !

DON VASCO

Appoche, mon brave ! Tu as du courage, de l'a-

dresse ; j'ai à te confier une mission qui demande de la prudence, du sang-froid et un dévouement à toute épreuve. Puis-je compter sur toi ?

BASILIO

Oui, seigneur Vasco.

DON VASCO

Bien. Tu as sans doute appris que Pélage, salué roi des Espagnes par quelques serviteurs fidèles, vient de relever l'étendard national dans les montagnes des Asturies. Il appelle à lui tous ceux qui sur ce noble sol ont conservé la foi et le désir de l'indépendance qu'elle fait naître. Les deux Castilles, l'Aragon, les montagnes de la Navarre et de la Biscaye ont entendu l'appel de leur roi. Bientôt l'Espagne va se lever comme un seul homme et se ranger sous les drapeaux de son souverain légitime. Va donc, mon brave, traverse les troupes ennemies qui nous entourent; va trouver Pélage ; dis-lui qu'ici tous les cœurs et tous les bras sont à lui. Dis-lui que Vasco de Gomez n'a point encore fléchi le genou devant les bannières de Mahomet; que le drapeau des Espagnes flotte encore sur les murs de son château, et que la foi du vieux chrétien est encore tout entière dans son cœur.

BASILIO

Je pars, seigneur, et croyez que si je ne réussis pas à remplir vos ordres, c'est que je serai mort avant d'avoir pu parvenir jusqu'au vengeur de notre pays.

DON VASCO

Adieu, brave Basilio ! que Dieu et Notre-Dame des Douleurs veillent sur toi. (*Don Gomez et Basilio sortent, l'un à droite, l'autre à gauche.*)

SCÈNE III

PÉDRILLO *arrive en chantant à plein gosier,* SANCHO

SANCHO

Qui vive ?

PÉDRILLO

Qui vive ? en v'là encore un des malins, que je dis : Qui vive ! c'est moi qui vis ; au moins, je l'crois.

SANCHO, *avec colère*

Qui vive ? Répondez donc.

PÉDRILLO

Il faut donc vous l'répéter ben des fois ! c'est moi qui vis, que j'vous dis ; c'est moi, Pédrillo ! vous n'connaissez que ça, l'fils de Pédro, l'tenancier de don Vasco de Gomez, qu'est connu d'tout le monde à la ronde. Mais, j'me trompe pas, que j'crois ; c'est-y pas toi, Sancho ?

SANCHO

Certainement qu'oui, qu'c'est moi qu'tu vois, qui z'ont métamorphosé en soldat.

PÉDRILLO

Que j'suis-t-y donc content de rencontrer un' connaissance ! Ah ça ! mais qué qu'tu fais donc maintenant ?

SANCHO

Quéque j'fais ? ben, tu l'vois ben, j'fais faction.

PÉDRILLO

Pourquoi donc que tu m'as demandé qui vive ?

SANCHO

C'est parce que j't'ai pris pour un mahométan.

PÉDRILLO

Pas souvent ! est-ce que j'ai l'air de ça, par hasard ?

AIR : *Rions, aimons, chantons, buvons, etc.*

Moi, partisan de Mahomet !
Est-c' que tu me prends pour un' bête ?
Faut avoir l'esprit trop mal fait,
Pour suivre les lois du prophète.
Il osa proscrire le vin :
Vit-on jamais chose pareille !
Ça n'peut être qu' l'esprit malin (*bis*)
Qui puisse maudire la treille (*bis*).

Tout c'que je peux t'assurer, c'est que tu peux être tranquille sur ce chapitre ; et pour te prouver qu'c'est pas que j'en impose, tiens, en voilà z'une des gourdes qui s'appelle (*il lui en montre une énorme*) ; si t'en veux goûter z'un peu, à ton service, Sancho.

SANCHO

Sans cérémonie, j'en prendrai z'une goutte.

PÉDRILLO

Par la même occasion, j'vais m'régaler d'un croûton, qui s'appelle; tiens, mets-toi là. (*Ils s'assoient par terre.*) A toi la fiole. (*Sancho boit.*) A mon tour. (*Pédrillo boit. Ils se passent la gourde l'un à l'autre plusieurs fois.*)

SANCHO, *essuyant sa bouche*

Ah ! conte-moi donc z'un peu c'que tu viens faire ici ce matin.

PÉDRILLO, *en mangeant et buvant*

C'que j'viens faire ?... j'sais pas trop, j'vais t'raconter ça. (*Il boit.*) Il est donc bon qu'tu t'rappelles que je suis né natif du village de Santiago, ousce que j'ai eu l'honneur de voir la lumière au premier jour de mon existence. (*Il boit.*) Or, ce village, tu le sais encore, est tout juste sur les limites des provinces occupées par don Pélage. Il y a deux jours que j'étais chez nous, ne pensant à rien, à mon ordinaire, quand j'entends tout à coup un bruit qui m'fait d'venir tout froid des pieds à la tête. C'est pas que j'aie jamais eu peur, moi d'abord. (*Il se lève précipitamment.*) Sancho ! Sancho !... n'as-tu pas... entendu... du bruit ?

SANCHO

Ben non, j'ai rien entendu ; allons, continue.

PÉDRILLO

Attends que j'boive un coup. (*Il boit.*) D'sorte que c'était rien moins qu'des cris comme on n'crie pas ordinairement ; et puis des gémissements, et puis un tapage, et *pif*, et *paf*, et *patatif* et *patataf*, en un mot, c'étaient les mahométans qui v'naient d's'emparer du village et qui semblaient vouloir faire une olla podrida de toutes les oreilles, de tous les nez et de toutes les plus fortes têtes de l'endroit.

SANCHO

En vérité !

PÉDRILLO

Or, ayant encore un faible pour mes deux oreilles et tenant passablement à ma tête, j'pensai que l'plus court c'était d'éviter des gens si mal éduqués ; et ne r'gardant pas le danger, car moi j'ai jamais eu peur, j'saute par la croisée et j'filais à travers les champs, quand deux d'ces gaillards m'barrent l'chemin, m'frappent brutalement les épaules du plat de leur sabre et m'ordonnent de marcher en avant. J'obéis, j'ai j'amais su qu'obéir moi. On m'amène au camp ; on avait besoin d'beaux hommes ; on me met de côté comme un des plus distingués. Le lieutenant du calife jette les yeux sur moi ; ma figure lui plaît, l'intéresse. " Chien, me dit-il. Il

est bon d'te dire, mon cher Sancho, que quand ces gens disent : Chien ! c'est comme qui dirait quand nous disons : mon cher ami. " Chien, " donc, qui me dit, tu es du village de Santiago ?" — Oui, que j'lui réponds avec un grand salut, comme ça, vois-tu. (*Il fait une salutation turque.*) — " Tiens, chien, " qui continue d'une manière aimable, porte cette " lettre à don Alonzo de Gomez ; cent pièces d'or " pour toi, si tu m'apportes sa réponse ; cinq cents " coups de bâton, si tu ne me l'apportes pas et que " tu retombes entre nos mains. " Il m'donne la lettre, j'la porte et j'attends qu'l'on ouvre les portes du château pour la remettre à don Alonzo en personne.

SANCHO, *à la hâte*

Tu n'attendras pas longtemps ; tiens, le v'là qui s'avance.

SCÈNE II

LES PRÉCÉDENTS, DON ALONZO, DON LOPEZ

LOPEZ

Pourquoi tant hésiter, seigneur ? jamais circonstances ne furent plus favorables. L'Espagne, presque entièrement soumise aux mahométans, laisse peu d'espoir de la voir se relever de sa chute. Tarik, tout-puissant, jette des trônes aux nobles seigneurs qui veulent abdiquer une religion usée ; les peuples découragés donnent l'exemple de l'apostasie ; la ruine prochaine de votre maison, la haine que vous

portez à Pélage, tout vous fait une loi de suivre la foule et de tirer parti de son fol amour pour la nouveauté. Tarik vous propose son alliance, il vous offre de l'or, des dignités, des honneurs ! acceptez, acceptez, Alonzo.

ALONZO

Et mon père, et mon roi, et mon Dieu ?

LOPEZ

Votre père, séduit par de vieux préjugés, abhorre le croissant ; il croit que la place d'un véritable Espagnol est sous l'étendard de la croix ; laissez-lui ses idées, mais repousez-les de votre sein ; laissez-lui ses croyances, elles le rendent heureux ; à nous, hommes jeunes, elles ne suffisent plus. Votre roi, Pélage, choisi par quelques chefs puissants, a-t-il droit à ce titre ? Suffit-il d'appartenir au sang de Rodrigue pour monter sur le trône ? N'êtes-vous pas plus noble que lui ? Cent autres plus braves que Pélage pourraient lui disputer la puissance. Et quelle puissance ! quelques lieues carrées de stériles montagnes, quelques soldats déguenillés, commandés par des chefs ambitieux ; un pouvoir qui ne s'étend pas au delà du terrain occupé par les pieds de ses soldats. Votre Dieu ! Alonzo, votre Dieu vous retenait-il, lorsque vous jetiez l'or pour assouvir vos passions ; lorsque, dans Grenade, portant la hache sur le sanctuaire vénéré des chrétiens, vous mîtes en pièces et leurs vases sacrés et leurs reliquaires précieux ? Pour vous, pour moi, le Dieu des

chrétiens et le Dieu de Mahomet sont le même. De l'or, du pouvoir, voilà les seules divinités qui méritent nos hommages.

ALONZO

As-tu parlé, Lopez ?

LOPEZ

Oui.

ALONZO

Et crois-tu m'avoir séduit par tes subtils sophismes ? Je renierais mon père, je renierais mon Dieu ! oui, mon Dieu ! car, vois-tu, Lopez, quelque nombreux que soient mes crimes, quelques profanations que j'aie commises, je sens encore. . et c'est avec regret que je l'avoue...je sens encore qu'il y a un Dieu, et que ce Dieu est celui des chrétiens ! Tu appelleras cela, peut-être, un préjugé fâcheux ; mais que veux-tu ? il existe, et lorsque je descends en moi-même, lorsque je m'interroge en secret, toutes les forces de ma raison disparaissent contre ce préjugé ; je suis faible comme l'enfant. Renier son Dieu ! le ferais-tu, Lopez ?

LOPEZ

Si j'avais, seigneur, une grande injure à venger ; si, comme vous, je m'étais vu repoussé par Pélage ; si, comme vous, j'avais déjà fait acte d'athéisme, non, je n'hésiterais point.

ALONZO

Tu n'as pas répondu.

PÉDRILLO, *s'avançant*

Seigneur bon Alonzo !

ALONZO

Que veux-tu ? parle.

PÉDRILLO, *à part*

C'est vraiment tout singulier, comme ça, quand y me faut qu'je parle à quéque grand seigneur, j'sais jamais quoi dire !

ALONZO

Eh bien ?

PÉDRILLO

Oui, seigneur. (*A part.*) C'pendant c'est pas fort difficile, j'ai qu'à dire comme qui dirait : " Monseigneur, voilà une lettre que j'attends la réponse ; " c'est tout simple.

ALONZO

Sais-tu que ma patience est bientôt à bout ?

PÉDRILLO

Eh ben là ! v'là que j'sais pu ce que j'ai à vous dire à présent. Ah ! j'y suis. (*En saluant.*) Monsei-

gneur, voilà z'une lettre... c'est-à-dire... voilà z'une lettre... (*Il cherche dans ses poches, partout, puis enfin dans son bonnet, lazzis.*) Ah ! la voilà. (*Saluant de nouveau.*) Monseigneur, voilà z'une lettre que Tarif...

ALONZO, *avec surprise*

Tarik !

PÉDRILLO, *haut*

Oui, Monseigneur, que le grand Tarif, le lieutenant des armées du calife, qu'est le chef des mahométans, en un mot... (*A mi-voix et à part.*) Sans compter qu'ces mahométans sont d'fâcheux scélérats qui m'ont donné des coups d'plat d'sabre, un tremblement, qu'j'en ai encore mal dans les reins, d'puis l'sommet d'l'épine du dos jusqu'au...

ALONZO

Et cette lettre, et cette lettre, pour qui est-elle ?

PÉDRILLO

Pour vous, Monseigneur.

ALONZO, *prenant la lettre avec vivacité*

Donne donc, imbécile, bavard !

PÉDRILLO, *à part*

Et v'là toujours comme j'en reçois, moi, des gratifications ; imbécile ! y semble qu'y n'y a qu'ça à dire à un homme ! imbécile !

ALONZO, *à Pédrillo*

Retire-toi. (*Au factionnaire.*) Eloignez-vous.

PÉDRILLO

Mais...

ALONZO

Retire-toi, te dis-je !

PÉDRILLO, *s'en allant*

Des coups d'plat d'sabre d'ces individus qui s'disent mahométans, des grossièretés injurieuses pour ma commission, cinq cents coups de bâton en expectative, v'là c'qui s'appelle en avoir furieusement d'la chance, que j'dis. (*Il s'éloigne.*)

SCÈNE X

ALONZO, LOPEZ

ALONZO, *donnant la lettre ouverte à Lopez*

Tiens, Lopez, lis !

LOPEZ, *lisant*

" Seigneur Alonzo,

" Le Calife, votre souverain et sublime seigneur, " dont les regards sont brillants comme les feux de " l'escarboucle, dont la bouche exhale des parfums " plus doux que ceux des deux Arabies, dont les " paroles sont de miel, et qui est assis sur un trône

" de diamant, qui commande aux rois, qui foule à
" ses pieds les empereurs de l'Orient, vainqueur des
" chrétiens, successeur de Mahomet, le Calife, dis-
" je, a daigné abaisser sur toi un de ces regards qui
" font la joie des princes et la félicité des peuples.
" Il a appris les justes griefs que vous aviez contre
" Pélage, l'ennemi du Prophète, le contempteur de
" la loi : il daigne t'honorer de son estime, il t'appel-
" le à lui, et il te promet, si tu réponds à sa voix, de
" t'ouvrir le trésor inestimable de ses grâces. Tu
" pourras y puiser les richesses, la considération,
" l'honneur. Réfléchis : d'un côté, l'esclavage ou la
" mort ; de l'autre, toutes les félicités dont le désir
" peut naître dans le cœur de l'homme ! Que la
" prudence du serpent te soit en aide ; que ta répon-
" se m'arrive rapide comme les pieds agiles de la
" gazelle du désert. Allah ! Dieu seul est grand et
" Mahomet est son prophète.

" TARIK. "

Vous voyez ce qu'on vous offre, seigneur ! richesses, considération, honneurs ; pouvez-vous encore balancer ?

ALONZO

Et la vengeance ! le sort en est jeté, viens, Lopez, viens partager ma bonne fortune, m'aider de tes conseils, me soutenir de tes raisonnements. Les avant-postes mahométans sont à peu de distance d'ici ; allons nous jeter au milieu d'eux, marchons.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, DON VASCO

DON VASCO

Où allez-vous, mon fils ? je vous cherchais... Approchez ! pourquoi donc me paraissez-vous me fuir ? la présence de votre père vous est-elle importune ? Ecoutez... Je viens d'envoyer vers Pélage afin de lui offrir nos services ; il compte sur nous.

ALONZO

Pélage compte sur moi ?

DON VASCO

Pourquoi pas, mon fils ? N'a-t-il pas relevé l'étendard espagnol de l'opprobre où il était tombé ? Les vieux chrétiens, les vrais Espagnols, tout ce que la patrie renferme de nobles cœurs et de preux chevaliers, n'est-il pas accouru sous ses drapeaux ? et quels motifs...

LOPEZ

Mais vous savez, seigneur...

DON VASCO

Taisez-vous, Lopez ! Oui, je sais que vos perfides conseils peuvent entraîner mon fils à sa ruine... Je sais quel empire vous exercez sur lui ; je connais vos mœurs dépravées, vos maximes corruptrices,

et je craindrais, oui, je craindrais pour mon fils s'il n'était de l'illustre maison des Gomez... Quels que soient ses égarements, il n'oubliera jamais que le noble sang qui coule dans ses veines a donné des saints au ciel et des rois à l'Espagne...Oui, mon fils, nous allons réunir nos vasseaux et rejoindre Pélage ; demain, au point du jour, nous partons.

ALONZO

Non, mon père, je ne partirai point... Jamais Pélage ne me verra marcher à sa suite. Issu comme lui du sang royal, je ne lui dois rien. Si des seigneurs, abusés par un vain étalage de bravoure, l'ont choisi pour leur chef, qu'ils le suivent ; qu'ils aillent partager les honneurs de ses palais, dont les salons sont de sombres cavernes dont les riches tentures sont des mousses humides ; qu'ils aillent commander à d'obscurs paysans, s'abreuver de l'eau d'une claire fontaine, se rassasier du pain noir des montagnards... Pélage ! je le hais trop pour jamais le servir.

DON VASCO

Et ta haine, mon fils, doit-elle parler quand il s'agit de la patrie ? est-ce le moment de se livrer à de vaines disputes ? Un insolent étranger ravage nos moissons, pille nos villes, brûle nos chaumières, dévaste nos palais ; ses armées ne laissent derrière elles que des monceaux de ruines, que de longues traces de sang, et tu hésites, Alonzo, tu hesites, tu préfères des lambris dorés à d'obscures cavernes, l'esclavage à la liberté, et tu portes le nom de Gomez !

ALONZO

Mon père !

DON VASCO

Et si tu restes sourd à la voix de la patrie, le seras-tu à la voix de ton Dieu ? Monte au plus haut de nos tourelles, regarde au loin autour de toi, et vois partout la croix remplacée par le croissant, et ton cœur ne te dirait rien en voyant la religion humiliée, profanée, couverte de poussière ! Alonzo, es-tu chrétien ?

ALONZO

Mon père !

DON VASCO

Es-tu chrétien ?... Tu hésites, malheureux ! Es-tu chrétien, te dis-je ?

ALONZO, *la tête baissée et avec hésitation*

Oui... mon père.

DON VASCO

Demain donc, à la première heure, monte le plus vif de tes coursiers, couvre tes épaules de ta plus brillante armure ; demain soir, nous serons au camp de Pélage : sois prêt. (*Don Vasco sort.*)

SCENE VII

Les précédents, PÉDRILLO *paraît dans le fond*

Lopez

Seigneur Alonzo !

Alonzo

Laisse-moi, Lopez, je ne t'écoute plus... Je vais suivre mon père... Oui, mon père, tu l'emportes !... Ce n'est point toi, Pélage !... ce n'est point toi ! c'est l'honneur, c'est la religion, c'est mon devoir qui me conduiront sous tes drapeaux... Lopez !... adieu ! adieu...

Lopez

Et c'est ainsi, seigneur, que vous m'abandonnez !

Alonzo

Tes conseils ont failli me perde... adieu.

Lopez

Oh ! voilà bien les grands ! Nous, leurs faibles vasseaux, ils se servent de nous pour satisfaire leurs passions, et, comme un vil instrument, ils nous brisent lorsque nous leur devenons inutiles.

Alonzo

Lopez ! Lopez ! tu me connais mal... Je veillerai toujours sur toi... Et pourquoi ne me suivrais-tu point au camp de Pélage ? n'es-tu pas Espagnol ? n'es-tu pas chrétien comme moi ?

LOPEZ

Non, seigneur, si don Alonzo, oubliant ses motifs de haine, renonce à la fortune qui lui est offerte, aux moyens de se venger qui lui sont donnés ; si l'on voit don Alonzo à la suite d'un Pélage, on n'y verra jamais Lopez... seigneur !

ALONZO

Laisse-moi, te dis-je ! mon cœur est comme une mer soulevée par la tempête ; mes pensées sont comme des vagues mugissantes, qui se brisent, se confondent les unes avec les autres. (*Silence.*)

PÉDRILLO, *dans le fond*

Cinq cents coups de bâton ! c'qui s'appelle cinq cents coups ! c'est qu'ça ne rit qu'tout juste un mahométan. Si j'osais, stapendant...

ALONZO

Conçois-tu bien, Lopez, la patrie en danger, Dieu outragé dans son culte ?...

LOPEZ

Non, je ne conçois rien que votre faiblesse et votre irrésolution.

PÉDRILLO

Bah ! l'seigneur don Alonzo n'me mangera pas probablement, et puis j'en serai quitte pour la peine de d'mander. (*Il s'avance à pas de loup.*)

ALONZO

Mon irrésolution... ma faiblesse... Lopez !

PÉDRILLO, *à mi-voix*

Seigneur !

LOPEZ

Oui, seigneur, de l'irrésolution, de la faiblesse ; d'autres ajouteraient peut-être un mot plus sévère.

ALONZO

Lopez !

LOPEZ

Pardonnez, seigneur, mais je ne puis me taire. Allez partager l'enthousiasme, le fanatisme d'un vieillard. Moi, j'irai vers Tarik, je ne lui porterai pas l'appui d'un grand nom, mais je lui porterai l'appui de mes bras. Eh ! que m'importe la patrie ? pour moi, la patrie est partout où je suis.

PÉDRILLO, *plus haut*

Seigneur !

ALONZO

Si ce n'était Pélage...

PÉDRILLO, *haut*

Seigneur !

ALONZO, *avec vivacité*

Eh ! que veux-tu encore, sot imbécile ?

PÉDRILLO

C'est possible, j'dis pas non. Y a longtemps qu'on m'l'a dit qu' j'en était'un des imbéciles ; ça m'est égal.

ALONZO

Et puis...

PÉDRILLO

Et puis qu'j'aime mieux qu'on m'dise : " Tiens, Pédrillo, t'es t'un imbécile, " qu'de r'cevoir cinq cents coups de bâton, et qu'à en juger par les coups de plat d'sabre qui n'doivent pas être tendres... que j'dis.

ALONZO

Bavard, tu m'impatientes !

PÉDRILLO

Bavard ! c'est-à-dire, Monseigneur, qu' c'est vrai qu' j'aime passablement à m'servir des dons que j'ai reçus de la nature, et qu'la nature m'yant donné une langue, j'crois pas la contrarier en en faisant d'temps en temps usage .. Allons, Monseigneur, n'vous impatientez pas, m'y v'là. Y s'agit, voyez-vous, de vot' réponse à un seigneur Narif... Carif... Rétif...j'me rappelle plus d'son nom.

ALONZO

Une réponse à Tarik ? (*Il rêve profondément.*)

PÉDRILLO

Oui, Monseigneur, quand elle ne s'rait pas plus longue que rien, ça m'est égal. C'est que cinq cents coups de bâton sur l'échine d'un homme, voyez-vous, ça c'est quéque chose ; sans compter qui m'dirait : Chien...

ALONZO

Lopez, que faire ? que répondre ?

LOPEZ

Que me demandez-vous, seigneur ? mes conseils ont failli vous perdre.

PÉDRILLO

Sans compter qui m'dirait : Chien ; parce que, voyez-vous, Monseigneur, quand y parle à ses amis...

ALONZO

Retire-toi, va, attends mes ordres. (*A Lopez.*) Tu es cruel, Lopez !

LOPEZ

Demain soir, vous serez avec Pélage.

ALONZO

Avec Pélage ? Je ne sais quel démon t'inspire, mais faut-il que je t'entende prononcer toujours cet exécrable nom ?

LOPEZ

Votre résolution n'est-elle point prise ? Quel triomphe pour votre ennemi ! Il aura abaissé votre fierté ; vous aurez fléchi devant lui. Allez, seigneur Alonzo, allez rejoindre celui qui vous a enlevé une couronne, allez à sa suite grossir le nombre de ses courtisans !

ALONZO

Mais tu allumes le feu de ma colère ! tu excites ma rage ! tu te plais donc à m'accabler ! tu veux donc ma ruine ! Lopez ! Lopez ! y penses-tu ? Don Alonzo de Gomez se coiffer du turban et combattre sous le croissant le peuple auquel il était appelé à donner des lois !

LOPEZ

Adieu, seigneur, je me retire. (*Il se dirige vers le fond du théâtre.*)

ALONZO

Lopez ! Lopez ! tu l'emportes !... j'irai avec toi... je porterai les armes contre ma patrie, contre mon père... Es-tu content ?... (*D'une voix altérée.*) Contre mon Dieu !... Lopez, appelle cet homme. (*Pédrillo s'avance.*) Paysan, reste ici ; dans un instant, je suis à toi. (*A Lopez.*) Toi, Lopez, suis-moi, viens dicter ma réponse... soutenir mon courage... m'aider à consommer mon crime. (*Ils rentrent ensemble, Lopez a l'air triomphant.*)

SCÈNE VIII

PÉDRILLO, *seul*

Ben, ben, mon Dieu ! comme il a l'air fâché, le seigneur Alonzo ; qui sait ? c'est peut-être sa manière d'êtr' de bonne humeur. Les caractères, ça n'se refond pas ça, c'est pas comme aut' chose. J' suis toujours joliment content comme ça, si y donnait une réponse ; parce qu'enfin, c'est pas pour dire, mais ça s'rait furieusement du guignon, si j'allais r'tomber dans les mains des mahométans, et puis qui m'diraient comme ça, d'un air amical : " Chien, mets-toi là, qu'nous prenions cinq cents fois la mesure de ton dos avec un bâton ! " Ah ! mon Dieu ! j'me connais si bien, qu'ça n'manquerait pas de m'arriver, quand les arbres du bosquet devraient se changer en mahométans, tout exprès pour m'en jouer une, qui s'appelle, des farces. (*Alonzo et Lopez rentrent.*)

SCÈNE IX

PÉDRILLO, LOPEZ ET ALONZO,
traversant le théâtre

LOPEZ

Oui, seignenr, il vaut mieux fuir à l'instant même ; les ombres de la nuit vont bientôt nous protéger, et quelques heures suffisent pour nous conduire au camp de Tarik. (*Ils sortent.*)

SCÈNE X

PÉDRILLO

Eh ben ! y m'disent rien, à présent ; les v'là qui passent et puis qui m'laissent là. Eh ben ! les v'là qui prennent le sentier qui conduit tout droit chez les mahométans...les v'là qui parlent à la sentinelle, qui veut s'opposer à leur passage. Ah ! mon Dieu ! v'là Lopez qui vient d'la frapper d'un coup de poignard...Où me sauver !... au secours !... à l'assassin !... au secours !... (*Don Vasco sort du fort accompagné de soldats en désordre.*)

SCÈNE XI

DON VASCO, PÉDRILLO, MENDOZA, SOLDATS

DON VASCO

Qu'y a-t-il donc ? pourquoi ces cris ?

PÉDRILLO

Au secours !... au secours !... Lopez... Sancho... des mahométans... des coups d'plat d'sabre ... là-bas. (*Mendoza se dirige vers le lieu indiqué par Pédrillo.*)

DON VASCO

Mais quoi encore ?

PÉDRILLO

N'approchez pas. (*Il s'enfuit effrayé de l'autre côte du théâtre.*) C'est pas moi...·j'vous assure que c'es t pas moi...

DON VASCO

Veux-tu enfin t'expliquer ? As-tu perdu la tête

PÉDRILLO

Ma tête ! elle est encore là... quéqu'vous lui voulez à ma tête, seigneur Alonzo ?

DON VASCO

Cet homme est fou . Soldats, emparez-vous de lui.

PÉDRILLO, *à genoux*

Je vous en prie ! je vous en supplie ! n'me tuez pas, je n'le ferai plus.

MENDOZA, *revenant avec effroi*

Seigneur ! seigne .r ! Sancho est là-bas, étendu baigné dans son sang. Le stylet qui l'a frappé est celui de Lopez.

DON VASCO

Grand Dieu ! où est mon fils ? Soldats, courez aux armes ! Mendoza, faites préparer les plus vifs de nos coursiers : courons aux armes.

FIN DU PREMIER ACTE

ACTE SECOND

Le théâtre représente l'intérieur d'un palais maure.

SCÈNE PREMIÈRE

IBRAHIM, JUANINO

Ibrahim, assis à la turque, est plongé dans de profondes réflexions. Juanino est debout près de lui.

JUANINO

Pourquoi donc, seigneur Ibrahim, toujours vivre dans la douleur ?

IBRAHIM

Tu le sais, Juanino, depuis longtemps les vertus des chrétiens ont fait impression sur mon cœur. Dans le secret, j'ai fait une étude profonde de tes livres sacrés ; j'ai comparé tes dogmes aux dogmes du Prophète ; j'ai lu et j'ai douté. (*Il se lève.*) Se pourrait-il que Mahomet ne fût qu'un imposteur... qu'un homme ambitieux de régner sur ses frères... qu'un instrument du ciel envoyé sur la terre pour punir les mortels de leur impiété ! que ton Christ fût Dieu ! que la vérité sainte fût le partage des chrétiens !

JUANINO

Seigneur, n'en doutez pas ; mais je le sens, mon ignorance pourrait compromettre à vos yeux la religion que je défends. Voulez-vous que j'amène un

saint prêtre en ces lieux ? Caché sous les habits de l'Arabe infidèle, il pénétrera jusqu'à vous ; vous l'interrogerez, vous lui direz vos doutes ; il les éclaircira, il fera naître en vous la foi qui sauve l'homme : il comblera mes vœux en vous faisant chrétien.

IBRAHIM

Tu ne connais donc pas les lois qui nous régissent ?

JUANINO

Seigneur, je les connais ; de cruelles tortures m'attendent si je suis découvert.

IBRAHIM

Mais est-il donc encore des prêtres parmi vous ?

JUANINO

Ne sont-ils pas toujours où le bien est à faire ?

IBRAHIM

Ne craignent-ils donc point les lois qui les proscrivent ?

JUANINO

La vie n'est rien pour eux, s'il faut sauver une âme. Si vous les connaissiez, si vous les eussiez vus !. . C'était devant Tolède ; l'armée de Mahomet surprenant les chrétiens, nous avait fait tomber dans les mains de Tarik. Jetés dans une étroite prison, entassés les uns sur les autres, comme de

vils animaux, privés de nourriture pendant des jours entiers, ou rassasiés d'aliments que les pourceaux auraient dédaignés, une maladie semblable à la peste avait paru au milieu de nous. Le découragement avait gagné nos cœurs, nos malades expiraient en se tordant les bras de désespoir, en maudissant la vie que Dieu leur avait donnée, en maudissant Tarik, qui riait de leurs tourments, quelques-uns même en maudissant le Dieu de leur enfance. Les yeux égarés, la poitrine haletante, dévorés par la soif qu'une eau croupie excitait au lieu de l'apaiser, nous attendions, assis sur les cadavres de nos compagnons, que la mort vînt nous frapper nous-mêmes. Cependant, le bruit de nos misères s'étant répandu au déhors, des prêtres, cachés dans les campagnes voisines, apprennent qu'ils ont de grandes douleurs à soulager ; ils n'hésitent point. Que leur importe le danger? leur divin Maître n'est-il pas mort pour eux ! Avec de l'or ils s'ouvrent les portes de notre prison, ils soulagent nos peines, ils calment nos douleurs, ils nous montrent le ciel pour prix de nos travaux. La mort devient moins dure, l'esclavage est plus doux, la peste cesse ses ravages ; forts du Dieu qui protège, résignés à ses lois, nous supportons avec courage les traitements indignes que l'on nous fait souffrir. Il ne faut plus au ciel qu'une seule victime, Dieu la choisit parmi les siens : un de nos prêtres meurt, consumé par son zèle. " Mes enfants, disait-il peu avant son trépas, témoin de nos regrets et témoin de nos larmes, pourquoi pleurer ? pourquoi demander au Très-Haut quelques heures de plus pour

moi, pauvre pécheur ? Est-il plus belle mort que mourir pour ses frères ?" Voilà quels sont nos prêtres: à l'heure du danger, jamais ils ne faillissent.

IBRAHIM

Juanino, sois mon frère, je veux être chrétien. Dès aujourd'hui présente-moi au ministre du Tout-Puissant ; je veux le voir, l'entendre, lui soumettre mes doutes.

JUANINO

Seigneur, persévérez, votre esclave vous en supplie.

IBRAHIM

Toi, mon esclave, Juanino ! appelle-moi ton frère. Pour mériter ce titre, écoute mes projets. Tu connais l'influence que j'exerce dans ce palais ; tu connais de combien d'amis je peux disposer au dehors. Eh bien ! cette influence, ces amis, je veux en faire usage pour rendre à la liberté ces malheureux captifs que les chances de la guerre ont fait tomber entre nos mains. Je sais à quelles séductions ils vont être exposés ; je veux les arracher au danger qui les menace, les rendre à leur patrie et partir avec eux. Va préparer des armes...Mais dis-moi, Juanino. quel est ce chevalier qui, combattant sous nos bannières, a guidé nos soldats contre tes fiers chrétiens? Sa visière baissée ne m'a jamais permis de distinguer ses traits.

JUANINO

Cet homme, que Tarik a nommé Almanzor, est le fils de Gomez, l'un des plus braves chevaliers que l'Espagne ait jamais vus sortir de son sein. C'est ce que m'a raconté ce matin un des esclaves du sérail.

IBRAHIM

Quoi ! cet homme est chrétien et il combat ses frère ?

JUANINO

Hélas ! il ne l'est plus ! mais, seigneur, j'aperçois au loin venir Tarik ; retirons-nous, retirons-nous ; allons aviser aux moyens d'arracher les chrétiens au sort qui les manace. (*Il sortent.*)

SCÈNE II

TARIK, DON ALONZO SOUS LE NOM D'ALMAMZOR, LOPEZ

TARIK

Tu as noblement combattu, Almanzor ! je t'ai suivi des yeux pendant l'action, et, je n'hésite point à le déclarer, la déroute des infidèles est due à ta valeur... Que les bénédictions du Prophète tombent sur toi ! Les succès que nous avons obtenus dans cette journée ne peuvent avoir pour les croyants que d'heureux résultats. Pélage, réduit à ses seules ressources, sera bientôt forcé de se soumettre : s'il ose encore résister, nous le poursuivrons au milieu

de ses montagnes ; nous le traquerons comme une bête fauve jusque dans les lieux les plus inaccessibles, et nous effacerons l'Espagne du nombre des nations chétiennes. Almanzor, ton zèle mérite une haute récompense ; ta naissance t'avait placé sur les marches d'un trône qui vient de s'écrouler sous nos pieds; moi, le lieutenant du père des croyants, je veux te rendre ce que tu as perdu. Le royaume de Murcie, conquis par nos armes, attend un souverain : va, Almanzor, va ceindre cette couronne; je te salue, roi de Murcie !

ALONZO

Seigneur, tant de bontés...

TARIK

Doivent être payées par un dévouement à toute épreuve. Demain, Almanzor, tu pourras aller prendre prossession de ton royaume ; mais souviens-toi que la main qui te donne une couronne peut aussi te l'ôter. Souviens-toi qu'entouré des émissaires de Tarik, pas une de tes actions, pas une de tes pensées ne lui seront inconnues. Fais régner la justice, propage la religion de Mahomet, écrase le christianisme; c'est dans le sang de ses sectateurs que tu dois laver la croix qu'ils ont imprimée sur ton front à ta naissance.

ALONZO

Seigneur, le haut rang auquel vous daignez m'appeler a sans doute de quoi satisfaire l'ambition la plus démesurée ; mais excusez ma franchise, les

marques de défiance que vous me faites paraître ternissent de beaucoup l'éclat de la couronne que vous m'offrez ; eh ! seigneur, n'avez-vous pas ma foi ?

TARIK

Almanzor ! Almanzor ! qui peut renier son Dieu peut manquer à sa foi !... (*Mouvement de surprise d'Alonzo.*) Mais laissons de côté ces légers griefs que le temps adoucira et que d'empressés courtisans te feront oublier bientôt. Dis-moi donc quel était ce guerrier aux armes brunies, au casque ombragé d'un noir panache, qui porta tant de fois le désordre dans nos rangs ?

ALONZO

Je ne le sais que trop !

TARIK

C'était !...

ALONZO

C'était... mon père !...

TARIK, *avec un sourire ironique*

Ton père ! Almanzor, je te félicite !... Tombé entre nos mains, il trouvera en toi un protecteur puissant !

ALONZO

Seigneur, c'est maintemant que je suis bien à vous ; c'est maintenant que mes trésors, que mon bras, que ma vie vous appartiennent ; vous rendrez à mon père la liberté, vous lui épargnerez la douleur...

TARIK

Tu te trompes, Almanzor. Tu connais les lois du Prophète ; je ne puis les enfreindre. Aux petits, l'esclavage ; aux grands, l'abjuration ou la mort.

ALONZO

La mort !...

TARIK

Mais toi, fidèle croyant, tu sauras amener ton père à une abjuration facile ; tu pourras employer près de lui toutes les ressources que pourra t'inspirer la piété filiale. Si l'abjuration du fils est payée par un royaume, juge quel prix je mets à m'attacher le père. Je me retire, Almanzor ; bientôt nous aurons à parler du royaume de Murcie et de nos prisonniers.

SCÈNE III

ALONZO, LOPEZ

ALONZO, *avec fureur*

Malédiction sur moi ! malédiction sur le jour qui m'a vu naître ! malédiction sur tout ce qui m'entoure !... sur toi, Lopez... sur toi, qui m'as conduit vers le précipice, qui m'as poussé vers un abîme sans fond ! Sois-tu maudite aussi, funeste ambition qui m'as armé contre mon père, qui m'as armé contre mon pays, qui m'as armé contre mon Dieu !

LOPEZ, *regardant autour de lui et à demi-voix*

Du silence, seigneur ! vos exclamations peuvent vous perdre ; toutes les avenues de ce château sont gardées par des esclaves qui peuvent nous entendre.

ALONZO

Que m'importe la vie, quand j'ai perdu l'honneur !

LOPEZ

Un instant seul suffit pour perdre la confiance de Tarik.

ALONZO

La confiance de Tarik ! Tu ne les entends donc plus, ces paroles trop vraies : " Qui peut renier son Dieu peut manquer à sa foi ! " Ne t'ont-elles point frappé ? Ne t'ont-elles point dit à quel prix j'ai acheté un royaume ?... Pour l'avoir, j'ai tout sacrifié : religion, honneur, patrie ! j'ai livré mon père à une mort presque certaine ! Mon père ! s'il savait que le guerrier qui conduisait les soldats de Mahomet était son fils !... Il n'abjurera pas, il préférera mourir, et c'est moi qui l'aurai poussé sous ce cimeterre... S'il pouvait du moins ignorer... en me voyant, il mourra de douleur ! (*Il se cache la tête entre les mains.*)

LOPEZ

Calmez-vous, seigneur ; je conçois vos douleurs, je comprends vos regrets ; les malédictions dont

vous chargez ma tête ne m'étonnent point ; elles ne m'effraient point non plus Des bénédictions les remplaceront lorsqu'assis solidement sur le trône de Murcie, entouré de sujets dévoués, maître de grands trésors, vous pourrez braver impunément la puissance des califes, renverser leur pouvoir et régner sur leurs ruines.

ALONZO

Tarik avait raison ; le comprends-tu, Lopez ? Eh ! qu'est-ce qu'un serment pour qui n'a point de Dieu ? une vaine formule que la bouche prononce et que les vents dissipent. Oui, parlons de Murcie, ton idée me sourit ; soyons conspirateurs ! Renversons le pouvoir de qui nous tenons tout. Eh ! d'où nous vient ce bruit? (*On entend dans les coulisses des coups de fouet.*)

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, PÉDRILLO, ABDALLAH, ESPAGNOLS CAPTIFS

ABDALLAH

Allons, chiens, avancez. (*Il donne un coup de fouet qui fait sauter Pédrillo.*)

PÉDRILLO

Mais faites donc attention, seigneur mahométan, qu'j'ai la peau délicate et qu' vot' fouet pince furieusement, qui s'appelle ; et qu'encore qu'ci...

ABDALLAH

Tais-toi, chien, retire-toi.

PÉDRILLO, *à part*

Sont-ils donc mal éduqués, ces mahométans, qu' ça fait peur !

ALONZO, *avec empressement*

Ces sodats, Abdallah, sont-ils vos seuls captifs ?

ABDALLAH

Non, seigneur Almanzor, ce n'est que la canaille.

PÉDRILLO, *à part*

Eh ben ! en v'là-t'y d'une drôle, qui s'appelle des farces ! En v'là-t-y un mahométan qui lui ressemble, à don Alonzo ! et puis c't autre, avec sa figure de carême prenant, qu'on dirait don Lopez !

ABDALLAH, *à Pédrillo*

Est-ce là ta place, chien ? (*Il lui donne un coup de fouet.*)

PÉDRILLO, *se frottant le pied*

Mais est-y bête c'lui-là, d'frapper comme ça des enfants, qu'ça n'fait de mal à personne,qui s'appelle !

ABDALLAH

Que dis-tu, chien ?

PÉDRILLO

J'dis qu'je n'dis rien, encore une fois que j'vous dis. (*A part.*) Grand gamin !

JUANINO, *entrant*

Seigneur roi de Murcie, et vous son fidèle serviteur, Tarik, la lumière de nos yeux, la gloire du monde et la force du calife, vous invite à vous rendre près de lui. (*Alonzo, Lopez et Juanino sortent.*)

ABDALLAH

A vous autres, chiens ! Restez ici, et que pas un de vous ne bouge jusqu'à mon retour. Je vais prendre les ordres du grand Tarik, mon maître. (*Il sort.*)

SCÈNE V

LES PRÉCÉDENTS, excepté ALONZO, LOPEZ et ABDALLAH, plus tard, JUANINO

PÉDRILLO

Oui, va les prendre, qui s'appelle, les ordres du grand Tarik, ton maître ; et qu'surtout qu'ça soit pour nous en donner à dîner, qui s'appelle ; que d'puis hier soir, j'ai pas encore mangé tant seulement, c'qui s'appelle, d'quoi rassasier un moineau ; aussi que j'en ai une des faims qu'est soignée, que j'dis. (*S'adrsssant aux prisonniers.*) Ah ! ça, pourquoi donc qu'vous êtes là comme ça tout tristes, sans rien dire et sans parler, qui s'appelle ? J'sais bien qu'y a pas d'quoi rire, mais encore !

MARIETTO

L'esclavage, Pédrillo, n'est-il donc rien pour toi?

PÉDRILLO

Certainement, que je l'conçois, qu'c'est pas très amusant, qui s'appelle; mais encore, quand on se rendra tristes comme des bonnets de nuit, ça n'-changera rien à l'affaire. T'nez, vous voyez bien, si vous étiez des hommes, c'qui s'appelle, nous tâcherions de nous sauver; quant à moi, y a personne par là, bonsoir.

JUANINO, *paraissant*

On ne passe pas.

PÉDRILLO

Et pourquoi ça ?

JUANINO

Parce qu'on ne passe pas, chien. (*Il le menace d'un sabre.*)

PÉDRILLO, *effrayé*

Eh ben! en v'là encore un des malins, qui s'appelle, qui s'amuse comme ça à jouer avec des grands couteaux, sans faire la réflexion qu'ça pourrait blesser les gens! Et puis leur vilain mot, chien! y semble qui z'ont tout dit, quand y z'ont répondu c'mot-là! Et puis encore, qu'y semblerait qu'on n'est pas libre quand on est prisonnier!

MARIETTO

Tu as une excellente idée, Pédrillo ; oui, nous devons chercher à fuir. Ne pensez-vous pas comme moi, camarades ?

JUANINO

Du silence, soldats, on veille ici sur vous. Si Dieu nous favorise, nous rejoindrons Pélage ; si nos jours sont comptés, mieux vaut la mort que l'esclavage !

MARIETTO

Répète donc, esclave.

JUANINO

Chut ! je te dis ; prends courage ! (*Il sort.*)

MARIETTO

Si don Vasco était avec nous, son courage, sa prudence...

PÉDRILLO

Ah ! c'est ben vrai, qu'c'en est du fameux, qui s'appelle, c'don Vasco ! Tant y a-t-y, qu'pendant l'combat, qu'y tapait sur les mahométans, qu'je l'voyais, qu'j'étais caché derrière un buisson, qu'ça faisait peur.

MARIETTO

Comment, caché ! et tu es Espagnol, lâche !

PÉDRILLO

Ça c'est possible ; c'qu'y a d'sûr, c'est que quand j'suis seul, j'ai toujours un courage de lion. Des ennemis ! oh ! si j'en tenais une douzaine, une centaine, j'n'sais pas, mais j'les briserais, j'les pulvériserais, j'les atomiserais. Mais il est certain que quand j'les vois, j'sais pas, mais j'me sens tout à coup doux comme un mouton, qu'ça m'fait cet effet-là, qu'ça m'en paraît tout drôle, quoi !

MARIETTO

On nous observe; tais-toi, bavard. Camarades, paraissons résignés à notre sort. Mendoza, tiens, voici une guitare accrochée à ces murs, dis-nous quelques-uns de tes chants, qu'ils excitent notre zèle, qu'ils réchauffent notre ardeur.

MENDOZA

Donne, Marietto, de la gaieté sur les lèvres, de la rage dans le cœur !

AIR A FAIRE.

(*Haut et vif.*)

Eh ! que nous fait la fortune inconstante !
Tous, rions-nous, compagnons, de ses coups !
Et répétons gaîment à l'imprudente,
Que mal lui prit de s'attaquer à nous.

(*A mi-voix, lent.*)

Mais quand viendra le temps de la vengeance,
Nous levant tous comme un homme de cœur,
Nous rougirons le fer de notre lance
Du sang impur d'un orgueilleux vainqueur.

(*Haut, vif.*)

Tra la la la, la la la, la derira.
Tra la la la, la la la, la la la.

CHŒUR

Mais quand viendra, etc.

Hier j'étais le soldat de Pélage;
Je suis ce jour l'esclave du sultan.
En ne faisant que changer d'esclavage,
Que m'importe le nom de mon tyran ?

Mais quand viendra le temps, etc.

Qu'un grand seigneur regrette sa richesse,
Un rang, un titre, et des rois la faveur,
Il peut gémir ; mais nous de la tristesse
Chassons l'ennui bien loin de notre cœur.

Mais quand viendra le temps, etc.

PÉDRILLO

C'est-y tout de même gentil, de chanter comme ça ! (*Il chante d'un ton faux.*)

Tra la la la, etc.

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, ABDALLAH, ALONZO, LOPEZ

ABDALLAH

Taisez-vous. (*A Alonzo.*) Je vais, seigneur Almanzor, chercher le prisonnier que j'ai logé sous mes verrous. (*Il sort.*)

ALONZO

Ainsi Tarik le veut !... je dois séduire mon père !... Si je pouvais au moins, caché sous ces habits, lui

dérober mon nom, lui voiler ma naissance... Vaines illusions ! me cacher à mon père !... ô moment redoutable !...Oserai-je jamais lever les yeux sur lui ?... Il le faut ; c'est moi seul qui dois sauver mon père... le sauver !... L'abjuration ou la mort !... Grand Dieu ! j'entends ses pas, que ne puis-je fuir !...

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, ABDALLAH, DON VASCO

ABDALLAH

Par ici, prisonnier, le seigneur Almanzor t'attend pour te parler.

DON VASCO

Qu'il parle.

ALONZO, *la tête à demi tournée du côté opposé à Vasco*

La fortune, seigneur, vous a été défavorable.

DON VASCO

Grand Dieu ! cette voix !... ces traits !...

ALONZO

Sont les traits de votre fils.

DON VASCO, *atterré*

Non, mes yeux me trompent... un rêve mensonger en impose à mes sens... Tu ne peux être le fils de Gomez... Jamais il n'eût coiffé sa tête du turban

des Arabes... jamais il n'eût revêtu les insignes du mahométisme... Retire-toi, imposteur! si tu es venu ici pour me tenter, si tu as pris les traits de mon fils pour me séduire, tu ne réussiras point.

ALONZO

Seigneur, écoutez-moi... songez qu'il y va de votre vie, de la mienne.

DON VASCO

Espagnols, approchez! voyez cet homme! il est libre, et je suis dans les fers; il est mahométan, et je suis chrétien, et il se dit mon fils! le croyez-vous?

ALONZO

Mon père!

DON VASCO

Imposteur, ne profane point ce nom! Moi ton père! Grand Dieu! si je l'étais, je te dirais: Malheureux, tu es mon fils, et tu oses te présenter devant moi couvert de la livrée de l'infamie! mais tu ne sais donc pas que j'appellerais sur toi la colère de Dieu! Non, tu n'es pas mon fils! tes traits, ta voix, ton geste sont bien les traits, la voix et le geste d'Alonzo; mais ton nom est Almanzor, ta foi n'est point la mienne, mon souverain est Pélage, et le tien est le chef de la secte maudite de Mahomet, et tu te dis mon fils! Parle, Almanzor, ton prisonnier t'écoute.

ALONZO

Seigneur, pourquoi persévérer dans cette apparente ignorance? pourquoi paraître douter que je sois votre fils?

DON VASCO

Tu le veux, Almanzor, j'y consens, sois mon fils. Les rôles sont changés: c'est à moi de parler, c'est à toi de te taire. Fils du Gomez, écoute et réponds à ton juge!

ALONZO, *faisant signe aux prisonniers*

Retirez-vous, esclaves, et sortez de ces lieux!

DON VASCO

Qu'ils restent, je le veux! ils sont tous Espagnols et ne sont point esclaves.

ALONZO

Mais, seigneur, voulez-vous m'humilier devant eux?

DON VASCO

Si tu n'es point mon fils, que te fait leur présence? si tu l'es, au contraire, tu dois t'en applaudir. Jamais, jusqu'à nos jours, on ne vit un Gomez craindre de parler haut, rougir devant les siens. Je le répète encore, si tu te dis mon fils, réponds donc à ton père. Que la vue de ces braves gens n'arrête pas ta langue; il faut te justifier. Que fais-tu dans ces lieux?

qui t'y a amené ? quelle est ta puissance ? Dis-moi, fils de Gomez, dis-moi quelle est ta foi, et pourquoi, désertant les drapeaux de Pélage, tu commandes en ces lieux aux soldats de Tarik ?

ALONZO

Ce n'est point le moment de répondre à vos questions, seigneur. Un danger presque inévitable vous menace, vous êtes placé entre l'abjuration et la mort.

DON VASCO, *avec calme*

Crois-tu mon choix douteux ?

ALONZO

Seigneur, pour votre fils, il vous faut abjurer.

DON VASCO, *froidement*

Il me faut adjurer ! Eh ! que me vaudra donc ma lâche complaisance ?

ALONZO, *à part*

Il est gagné. (*Haut.*) Du pouvoir, des emplois, peut-être une couronne.

DON VASCO

Et que t'ont-ils donné, à toi qui te dis mon fils ?

ALONZO

Je suis roi de Murcie.

DON VASCO

Voilà donc le mystère ! (*Il se lève ironiquement.*) Salut, roi de Murcie ! salut, fils de Gomez ! (*Avec indignation.*) Qu'ai-je dit, ô mon Dieu ! tu porterais mon nom ! tu verrais sans rougir la honte de ton père !... Soldats, que l'on m'emmène !... Il n'est rien de commun entre cet homme et moi ; que l'on m'emmène, dis-je !

ALONZO

Seigneur !

DON VASCO

Je l'ai dit, qu'on m'emmène.

ALONZO, *se jetant à genoux*

Seigneur, à vos genoux vous voyez votre fils.

DON VASCO

Mais cesse donc, infâme, de te nommer ainsi ! Veux-tu être mon fils ? brise donc ta couronne, foule au pied ce turban, crie haut : " Je suis chrétien ! j'abhorre Mahomet, je maudis sa naissance. " Mais tu ne parles pas, tu rampes à mes pieds, tu baises leur poussière.

ALONZO

Il est trop tard, seigneur !

DON VASCO

Il est trop tard, infâme ! va donc, retire-toi, serpent que j'ai nourri ! Pour ne jamais te voir, arrache-moi la vie. Toi qui renias ton Dieu, sois-tu maudit de lui, comme tu l'es de ton père. (*Il sort. Alonzo qui était resté à genoux, tombe la face contre terre.*)

TOUS

Grand Dieu !

SCÈNE VIII

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ DON VASCO

LOPEZ

Seigneur, relevez-vous ; venez loin de ces lieux. Nous tâcherons encore de calmer son courroux.

ALONZO

Ah ! c'est toi, cher Lopez... Mon père m'a maudit, je l'ai bien entendu... Où est-il donc mon père ?... on ne l'a point encore envoyé à la mort... Que veux-tu, Tarik ? J'étais fils de Gomez, on m'appelle Almanzor... Prosternés à mes pieds, je veux que de mon trône je puisse tous vous voir... Qu'ai-je donc dit, Lopez ?... Ah ! Ah ! Ah ! (*Il rit.*) L'as-tu-vu ce Pélage ? Je verserai son sang, je plongerai la main au fond de ses entrailles, tu me verras briser entre mes mains sa tête... Comme le ciel est beau . Mahomet seul est grand ! Pourquoi donc,

Abdallah, n'as-tu pas effacé ces croix sur les murailles ?... J'étais chrétien aussi ! Pourquoi donc cette croix grandit-elle à mes yeux ?... Je vois, je vois la Vierge sainte fouler sous ses pieds le croissant... Sortons, sortons d'ici !... Aperçois-tu, Lopez, ce doigt qui me menace ? il te menace aussi... Ah ! fuyons ! Grand Dieu ! sur le mur il est écrit : Maudit ! maudit ! maudit ! (*Lopez et Alonzo sortent.*)

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, EXCEPTÉ DON ALONZO et LOPEZ

PÉDRILLO

Eh ben ! en v'là une que j'dis, des affaires, qui n'est pas gaie ! Ah ça, mais qué qu'il a donc, qu'y vous fait des grimaces et puis qu'y crie ? J'ai beau r'garder, j'vois rien, moi, écrit sur la muraille... C'est qu'il a la berlue, ou c'est qu'il a trop bu.

ABDALLAH

C'est bon, c'est bon, c'est bon, ça ne te regarde pas. (*Aux prisonniers.*) Chiens, avancez ici.

PÉDRILLO, *à part*

Mais est-y malhonnête ! Ah ! grand escogriffe, si jamais je te tiens dans un coin... à nous deux, va !

ABDALLAH

Mon souverain seigneur, la perle de l'Orient, le grand vainqueur Tarik, va venir en ces lieux. Vous avez à choisir : être mahométans ou travailler aux mines. Voyons, décidez-vous.

TOUS

Nous sommes pour les mines !

ABDALLAH

Hein ! vous n'y pensez pas !

TOUS

Nous sommes tous chrétiens !

ABDALLAH

Cinq cents coups de bâton pour le premier de vous qui prononce ce nom.

PÉDRILLO

Il paraît qu'y n'comptent que par cinq cents ! ça n'en vaut pas la peine. Si y avait pourtant moyen d'arranger ça.

ABDALLAH

Vous avez réfléchi ?

TOUS

Oui, oui.

PÉDRILLO

C'est-à-dire...

ABDALLAH

Quoi ?

PÉDRILLO

C'est-à-dire... seigneur Abradra... que... que..

ABDALLAH

Sais-tu que tu m'ennuies, et que je pourrais te faire sauter la tête, ne fût-ce que pour aiguiser mon cimeterre ?

PÉDRILLO

Tout doux, tout doux, seigneur Abraca. (*A part.*) Ces gens-là, ça n'parle en vérité que d'couper, que d'trancher ; je crois vraiment qu'y prennent l'humanité souffrante pour un gros potiron.

ABDALLAH

Finiras-tu ?

PÉDRILLO

M'y v'là, m'y v'là, n'vous fâchez pas. Il s'agissait donc d'vous dire, que si y avait moyen d'arranger not'affaire, tout doucement, à l'amiable, entre nous deux, comme qui dirait que... que...

ABDALLAH

Après...

PÉDRILLO

Ben oui, comme ça, qu'si au lieu d'm'envoyer aux mines, qu'ça n'me convient que tout juste, parce qu'on dit qui n'y fait pas clair, et qu'la lumière et moi nous sommes tellement habitués à vivre l'un avec l'autre... qu'l'un sans l'autre... c'est-à-dire qu'l'un après l'autre... qu'l'un pour l'autre... enfin voilà... vous comprenez...

ABDALLAH

Oui, je comprends que ma patience est à bout. Veux-tu être mahométan ? Veux-tu rester chrétien ? réponds.

PÉDRILLO

C'est-à-dire qu'si y avait comme ça moyen d'être mahométan, tout en restant chrétien, qu'ça m'irait assez ; comme ça, une espèce de juste milieu, hein !

ABDALLAH

Retire-toi, chien ; voici le grand Tarik qui s'avance.

SCÈNE X

LES PRÉCÉDENTS, TARIK, LOPEZ sous le nom de SOLIMAN

TARIK

Que dis-tu, Soliman ? non, je ne le puis croire... Almanzor est fou !

LOPEZ

Il l'est, seigneur. Son père, je vous l'ai dit, emporté par la colère, a prononcé sur lui un anathème accablant. Frappé comme d'un coup de foudre par les paroles de malédiction, nous l'avons vu tomber à terre. A peine relevé, il voit partout des croix, partout le mot *maudit* s'offre à sa vue... Mais, permettez, seigneur, le trône de Murcie est encore vacant, on ne peut plus songer à Almanzor... si vous daigniez sur moi...

TARIK

Moi te donner un trône! y penses-tu, Lopez ?

LOPEZ

Beaucoup de dévouement, un zèle à toute épreuve, des lois de Mahomet le strict observateur...

TARIK

Des lois de Mahomet le strict observateur! tu m'étonnes, Lopez. Toi, bon mahométan! non, je ne le crois pas.

LOPEZ

Faut-il, seigneur, pour vous prouver ma foi...

TARIK

Briser des croix, dévaster des églises, brûler les ossements vénérés des chrétiens, je t'en crois bien

capable. Tu fus toujours, je le sais, un fort mauvais chrétien ; mais bon mahométan ! j'en doute fort... Penses-tu m'abuser ? crois-tu que j'aie vieilli sans connaître les hommes ? Ton Dieu, c'est l'ambition ; ta foi, c'est le néant ; et tu demandes un trône ! insensé ! Tu fus traître à ton Dieu, tu fus traître à ton roi, et tu te crois des droits à porter la couronne ! Sache-le donc, Lopez, et ne l'oublie pas, un traître n'est qu'un lâche qui peut vendre sa foi, que l'on choie, que l'on caresse aussi longtemps qu'on a besoin de lui, mais que l'on méprise au fond du cœur et dont on se défait quand il est devenu inutile.

LOPEZ

Cependant, Alonzo était un traître aussi.

TARIK

Crois-tu que je l'estime ?

LOPEZ

Il avait un royaume.

TARIK

Mais il était issu du sang des rois ; il pouvait encore servir notre cause : tu le sais, don Lopez, ou plutôt Soliman. Veux-tu que je te dise l'objet de ta pensée ? tu songes à nous trahir.

LOPEZ

Qui vous l'a dit, seigneur ?

TARIK

Qui me l'a dit ? le bon sens, les traits de ton visage, ton embarras, ton intérêt, ta conduite passée ; mais on veille sur toi.

LOPEZ

Ah ! c'en est trop, Tarik !

TARIK

Ne fais pas l'insolent : je cracherais sur toi. Soldats, veillez sur lui.

LOPEZ

Voilà ma récompense ! (*Un esclave entre. Tarik fait signe à Lopez de s'éloigner*)

SCÈNE XI

LES PRÉCÉDENTS, puis ALONZO, UN ESCLAVE

UN ESCLAVE, *à demi-voix à Tarik*

Lumière de nos yeux, un complot est formé pour délivrer les infidèles que tu as faits prisonniers. Veille sur toi, seigneur. Dieu seul est grand et Mahomet est son prophète !

TARIK

Un complot ! je saurai déjouer leurs projets.

ALONZO, *entrant*

Je te cherchais, Tarik... Sais-tu ? il m'a maudit !... Tu le connais, mon père ?... Il n'abjurera pas, il mourra pour sa foi... Si tu voulais, Tarik, reprendre ton royaume... Je ne veux plus être roi... C'est moi qui suis Pélage... adorons tous la croix... Vois-tu, mon père, je suis revenu à la foi, je suis chrétien... Embrasse-moi, mon père...

TARIK

Retire-toi d'ici, fou !

ALONZO

C'est vrai, je suis maudit !

TARIK, *réfléchissant*

Il me faut frapper pour déjouer leurs complots. Si pourtant je pouvais gagner à notre cause cet obstiné vieillard. Je vais l'interroger ; s'il résiste, qu'il meure ! Eh ! que me font à moi quelques gouttes d'un sang que Mahomet abhorre ! Abdallah, que don Vasco paraisse devant moi.

SCÈNE XII

LES PRÉCÉDENTS, DON VASCO

TARIK, *assis*

Gardes, qu'on l'entoure.

DON VASCO

Par un vain appareil penses-tu m'effrayer ?

TARIK

Tais-toi ! tu parleras après que je t'aurai interrogé.

DON VASCO

J'attends.

TARIK

Pourquoi, abusant de ton pouvoir sur tes vassaux, les as-tu engagés à combattre les soldats du vrai Dieu ?

DON VASCO

Le vrai Dieu n'est pas celui qu'a prêché Mahomet.

TARIK

Pourquoi, toi-même, as-tu relevé un étendard proscrit, et as-tu frappé les seuls vrais croyants ?

DON VASCO

Ceux que j'ai frappés sont des mécréants ; ce sont les ennemis de mon pays et de ma foi.

TARIK

Qui es tu donc pour me parler ainsi ?

DON VASCO

e suis don Vasco de Gomez. Espagnol et chrétien.

TARIK

Connais-tu mon pouvoir ? sais-tu qui je suis ?

DON VASCO

Tu peux frapper ma tête ; ton nom est Tarik ; tu as couvert de ruines ma malheureuse patrie ; tu t'es baigné dans le sang le plus pur des deux Espagnes ; tes soldats sont de cruels brigands, et toi, tu es leur chef.

TARIK

Vil esclave, tu m'insultes !

DON VASCO

Il n'est point d'esclavage pour les chrétiens.

TARIK

Je vais te faire arracher la langue, te faire crever les yeux.

DON VASCO

Que m'importe mon corps, si je sauve mon âme !

TARIK

Tu es un insensé. Vasco, réfléchis un moment. Écoute, sois des nôtres, tu sauveras ta vie.

DON VASCO

La vie n'est rien pour moi.

TARIK

Tu vivras entouré d'honneurs et de richesses.

DON VASCO

Ces richesses, ces honneurs, me suivront-ils au ciel ?

TARIK

Tu ceindras la couronne.

DON VASCO

Est-elle plus brillante que celle que mon Dieu réserve à ses élus ?

TARIK

Ta foi est une folie.

DON VASCO

Cette folie a sauvé le monde.

TARIK

Tu penses peut-être, obstiné vieillard, qu'une mort prompte te donnera sans douleur cette couronne que ton fanatique aveuglement te promet ? Tel n'est point mon dessein. J'épuiserai sur toi tous les genres de douleurs, je te ferai porter sur un bûcher, et après t'avoir fait souffrir mille tortures, je te ferai brûler à petit feu.

DON VASCO

Je suis chrétien !

TARIK

Rends-toi ! si tu t'obstines, je jette au bourreau cette troupe d'esclaves qui furent tes compagnons.

DON VASCO

Espagnols, qu'avez-vous à me conseiller ?

TOUS

Nous sommes chrétiens !

TARIK

Chiens, vous mourrez tous ! Gardes, qu'on les emmène. (*A don Vasco.*) Toi tu mourras aussi. Sur ton cœur déchiré j'assouvirai ma rage. Dis : Maudit soit le Christ ! ou renonce à la vie.

DON VASCO

Faut-il le répéter, Tarik ? je suis chrétien.

TARIK

Qu'on l'entraîne au supplice !

ALONZO, *se précipitant vers don Vasco*

Mon père ! où le conduisez-vous ?

TARIK

A la mort !

DON VASCO, *repoussant Alonzo*

A la gloire !

(*Abdallah et les soldats mahométans entourent don Vasco, qui sort lentement, d'un pas ferme et la tête haute. — Tableau.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIEME

Le théâtre représente un village des Asturies.

SCENE PREMIÈRE

FABRICIO, PÉDRO, PAYSANS

PÉDRO

Réjouissez-vous, mes bons amis ! Pélage vient encore de frotter les mahométans. Les soldats de Tarik, poursuivis sans relâche, abandonnent leurs conquêtes. Dieu est pour nous, enfants ! il protège l'Espagne. Va, Fabricio, mets en perce notre meilleur vin, que nous buvions au succès de nos armes et au retour de mon Pédrillo, qui, je le crains bien, est peut-être mort !

FABRICIO

Oui, père, c'est ça... au retour de mon grand frère Pédrillo, que j'vais vous en tirer, c'qui s'appelle, du bon, du vin.

PÉDRO

Mais va donc plus vite, lambin.

FABRICIO

Plus vite? j'voudrais bien en voir un qui allât pus vite, que j'dis : vous voyez donc pas que j'cours ? (*Il sort très lentement.*)

SCÈNE II

Les précédents, ALONZO, sous le nom de

FERNANDO

Alonzo, vêtu d'une manière grotesque, mais déguenillé, la figure pâle, les yeux hagards, paraît dans le fond.

Pédro, *s'adressant à lui*

Viens, mon pauvre garçon, viens t'réjouir aussi, si y a encore du bonheur pour toi. C'est-y donc malheureux que, quand on a perdu la tête, on n'sait pus c'qu'on dit ! (*Alonzo s'approche sans rien répondre.*)

Fabricio, *rentrant*

Il est tiré, que j'dis, et du fameux encore. Allons, vous autres, entrez. (*Les paysans entrent, apercevant Alonzo.*) Ah ben ! le v'là encore rev'nu c'ti-là qui me fait toujours peur comme ça avec ses yeux, qui vous regarde.

Alonzo, *à Pédro*

Bonjour, mon père... j'ai faim.

Pédro

Tu auras à manger, mon pauvre garçon.

Fabricio

Vous êtes toujours comme ça, vous, père ! y a qu'à êt' gueux, ça suffit pour manger not' pain.

ALONZO, *à Fabricio*

Tu n'as jamais eu faim, jeune homme !... Tu ne t'es jamais senti défaillir, faute d'un morceau de pain... tu es bien heureux !

FABRICIO

Si j'ai eu faim ! si j'ai eu faim ! certainement que j'ai eu faim ! Quand je suis trop longtemps sans manger, j'ai toujours faim. Mais c'est pas une raison..

ALONZO

Pour que j'aie faim, n'est-ce pas ?

FABRICIO

Certainement, quéque...

PÉDRO

Silence, Fabricio ! respecte le malheur de c'pauvre homme ! Approche, Fernando, approche, mon garçon ! reste avec moi. J'suis pas riche, mais. va, tant que l'bon Dieu et les mahométans m'laisseront un morceau de pain, t'en auras la moitié.

FABRICIO

C'est ça ! et puis, nous aut' qui sommes l' z' enfants de la famille...

PÉDRO

Silence ! que j' te dis.

FABRICIO

Mais...

PÉDRO

Silence ! ou j' t'allonge les oreilles.

FABRICIO *à Alonzo*

Tu m' paieras ça, va, vilain fou ! Pourquoi qu' t'es pas resté dans ton royaume, grand laid ? (*Fabricio se sauve.*)

ALONZO

C'est vrai, pourquoi l'ai-je quitté mon royaume ? (*A Pédro.*) Comment, Lopez, tu es seul près de moi ! où sont mes courtisans ? Je veux que les plaisirs règnent dans ce séjour ! Appelle mes esclaves ! Fais servir à l'instant un splendide festin ; que les ris, que les jeux se succèdent sans cesse ! Car tu le sais, Lopez, j'ai eu le cœur brisé, je ne vis que de pleurs... Pourquoi ces murs sont-ils tendus de noir ?... Chut !... Lopez, retire-toi ! Je vais revoir mon père !... J'entends déjà ses pas sous la voûte sonore ! déjà je vois au loin son armure brillante ! il avance... il m'ordonne de rester... j'obéirai, mon père... Je reste... mais approchez... approchez, venez me bénir... Grand Dieu ! je ne vois plus qu'un spectre horrible qui s'agite... qui secoue des chaînes pesantes, qui me menace du doigt. (*Il tombe à genoux.*) Mon père, mon père, ne me fuyez point ! ne m'abandonnez pas ! ne me maudissez pas ! (*Il tombe sur la terre.*)

PÉDRO, *appelant*

Fabricio ! Fabricio !

FABRICIO *sortant la tête de la coulisse*

Quoi qu'y gn'y a, père ?

PÉDRO

De l'eau fraîche, vite, du secours !

FABRICIO, *s'avançant*

Est-ce qu'il est mort ? qu'j'en suis t'y donc ben aise !

PÉDRO

Malheureux ! (*Alonzo se relève en s'essuyant le front.*)

FABRICIO

Y a pas tant d'malheur ; t'nez, père, l'v'là qui se r'lève ; ça n'meurt jamais des gens comme ça.

ALONZO, *à Fabricio*

Enfin, je t'ai trouvé, infâme Tarik ! Ce sont tes séductions qui m'ont entraîné dans l'abîme... C'est toi qui m'as fait renier le Christ, et le Christ m'a puni, je suis devenu fou !... on me l'a dit. Mais tu mourras, je plongerai un poignard acéré dans ton sein, je te percerai le cœur, je te déchirerai de mes dents... Tu trembles, tu fuis ; oh ! tu ne m'échaperas pas. (*Pendant ce passage Fabricio, effrayé, fuit en tremblant devant Alonzo, qui le poursuit sur tous les points du théâtre. Fabricio tombe à genoux.*)

FABRICIO

Pardon, monsieur Fernando, j' vous assure que j' ne m'ai jamais nommé Carik, que j' sais pas seulement ce que c'est...

ALONZO

C'est vrai ! tu es trop lâche pour que je souille mon épée de ton sang.

FABRICIO

C'est juste, n' la souillez pas, vot' épée, je vous en prie !

PÉDRO

Mon cher Fernando, mon enfant, reviens à toi. Vois comme la nature est belle, comme les arbres de la forêt sont verts, comme les eaux du ruisseau sont claires !

ALONZO

C'est votre voix, mon père... combien j'ai chaud ! Pourquoi donc cet accoutrement bizarre ?... Fabricio, pourquoi as-tu la frayeur peinte sur ton visage ?

FABRICIO

C'est pas étonnant qu' j'en aie de la frayeur, avec vos bêtises, qu' j'en suis encore tout morfondu ; qu' j'en...

ALONZO

Mon Dieu ! mon Dieu ! me serait-il encore survenu quelque accès de folie ? Fabricio, pardonne-moi.

FABRICIO

Pardonner, c'est facile à dire ! pardonner ! et puis quand qu' vous m'aurez tué, quand qu' vous m'aurez mangé l' cœur à la croque-au-sel, faudra encore que j' vous pardonne, p' t'être !

ALONZO, *à Pédro*

Mon père, car je vous dois ce nom, vous seul avez eu pitié de moi ; lorsque tout le monde me fuyait, vous m'avez tendu la main ; lorsque tout le monde me repoussait, vous m'avez accueilli, vous m'avez nourri de votre pain.

FABRICIO

Et sans reproche, qu' vous n'avez furieusement consommé, que j'dis.

ALONZO

Je vous en demande encore un peu, un seul morceau pour aujourd'hui, car j'ai faim.... Mais je vous quitte, j'abandonne ces lieux, je vais m'enfoncer dans les montagnes, peut-être y trouverai-je le terme de mes maux. Ici, je pourrais, contre mon gré, payer votre généreuse hospitalité par un crime.

FABRICIO

Sans compter qu'v'la c'qui s'appelle en avoir d'la raison.

PÉDRO

Je vais t'en donner, mon enfant, du pain, non seulement aujourd'hui, mais encore demain, mais tous les jours. Fabricio, va vite ; du pain, du vin !

FABRICIO

Mais, père....

PÉDRO

Va, te dis-je. (*A Alonzo.*) Fernando, une seule chose me blesse, c'est qu'tu n'veux pas m'dire ton nom.

ALONZO

Impossible.

PÉDRO

Pourquoi, impossible, mon garçon ? à présent qu'te v'là raisonnable, tu pourrais m'dire tes peines, tes malheurs. J'suis qu'un pauvre paysan, mais qu'importe ? je trouverais peut-être des consolations à tes maux, mon enfant ; dis-moi ton nom.

ALONZO

Je ne le puis ; si je me nommais, je perdrais votre estime. Je ne veux être à vos yeux qu'un malheureux, et je craindrais de paraître un coupable.

PÉDRO

Mais tu appartiens à une condition plus relevée que la mienne ; ton langage, tes manières ne sont point d'un homme du peuple... Il se pourrait que ta famille...

ALONZO

Je n'en ai point, je l'ai reniée.

PÉDRO

Que ton père...

ALONZO

Mon père.... je n'en ai plus.... Cessons cet entretien. Je sens.... ma tête.... s'embarrasser encore. Pédro, mon bienfaiteur.... mes idées se confondent, se croisent.... mon cœur se brise.... Infortuné que je suis !

PÉDRO

Mon enfant, mon enfant, je respecte ton secret : je ne chercherai plus à le connaître. Et ce Fabricio qui ne vient pas !... Viens, Fernando, viens étancher ta soif, apaiser ta faim ; un peu de repos calmera tes sens agités, viens. (*Ils sortent.*)

SCÈNE III

FABRICIO, PÉDRILLO

FABRICIO, *rentrant par un autre côté, un panier au bras*

Eh ben ! où qui sont donc ?... Père ! Fernando !... Les v'là qui n'répondent pas à c't'heure !... Père ! Père !... pas un mot... Qui sait si c'Fernando, avec son royaume, n'l'aura pas enlevé, mon père... que j'sais pas, mais qu'j'en ai toujours eu une, des idées, que cet homme, avec son Carik et puis son Lopez, et puis qu'ça pourrait bien être un des sorciers qu'on m'a dit qui rôdaient autour d'la maison... qu'ça pourrait ben être aussi le diable en personne naturelle... qui se s'rait changé comme ça en chré-

tien, pour faire ses caravanes... que... que... que j'sais pas pourquoi, mais que j'tremble, qu'j'en ai des gouttes qui me tombent du front... qu'j'ose pas tant seulement m'retourner... que... que... que...

PÉDRILLO, *accourant*

Me v'là, enfin !

FABRICIO, *effrayé*

Père ! père ! au secours !... le diable !

PÉDRILLO

Ah ça ! est-ce qu't'es devenu fou, comme ça, qui s'appelle ?

FABRICIO, *reculant*

Pas si près, monsieur Sa..., Sa... Satan... monsieur Bé... Bel... Bézé... Bubus, je vous en prie.

PÉDRILLO

Ah ben ! en v'là encore une, qui s'appelle, des arces ! est-ce que j'serais devenu comme ça, l'diable, sans m'en apercevoir ? Quoi ! Fabricio, est-ce que tu n'me connais plus ?

FABRICIO

Si... si... que j'vous connais... N'approchez pas... Mon Dieu ! quelles griffes qu'il a !

PÉDRILLO, *effrayé à son tour*

C'est-y donc tout d'bon que j'serais d'venu le diable, Fabricio ? mais c'est-y tout d'bon que j'suis Sa... Sa... Satan ?

FABRICIO

Si c'est tout de bon ! avec vos grandes cornes et vos grands yeux !

PÉDRILLO

Des cornes ! des yeux ! des griffes ! c'est pourtant singulier que j'm'en aperçois pas seulement d'un brin !... Mais, Fabric...

FABRICIO

Arrière, Satan.

PÉDRILLO

En v'là-t-y d'une autre, que j'suis comme ça devenu l'malin sans que j'm'en doute ! J'ai pourtant beau me tâter, j'sais bien, moi, que je n'ai pas de griffes, excepté qu'j'ai les ongles un peu longs ; mais encore, Fabricio...

FABRICIO, *criant de toutes ses forces*

Père ! père ! au secours !

SCÈNE IV

LES PRÉCÉDENTS, PÉDRO, PAYSANS

PÉDRO

Quoi ? qu'y a-t-il ?... où sont-ils ? où ?... Eh ! bon Dieu ! cest toi, mon pauvre Pédrillo ?

PÉDRILLO

N'approchez pas, père ! on dit que j'suis l'diable, quoi !

PÉDRO

Est-ce que tu serais devenu fou, aussi toi, par hasard ?

PÉDRILLO

Tout c'que j'peux dire, c'est qu'y en a un parmi nous, et que j'sais pas lequel.

FABRICIO

Père, est-ce que ça serait mon grand frère Pédrillo?

PÉDRO

Que veux-tu que ça soit donc ?

FABRICIO

Embrasse-moi, mon pauvre frère, moi qui t'avais pris pour le diable.

PÉDRILLO

Je n'le suis donc plus? ah ben! tant mieux, j'aime mieux que ça soit comme ça qu'autrement.

PÉDRO

En vérité, je ne comprends rien...

FABRICIO

V'là, mon père... Si bien que j'pensais tout seul à ce fou d'Fernando, et puis que j'm'ai mis en tête que c'était l'diable, et puis que Pédrillo a paru, et puis qu'enfin, j'l'ai pris pour Satan.

PÉDRO

Vous êtes deux imbéciles.

PÉDRILLO

Merci, père ; d'abord j'y suis accoutumé, ça n'est rien de nouveau pour moi.

PÉDRO

Qu'veux-tu ! ça n'empêche que je t'aime, que j'veux t'embrasser, mon pauvre Pédrillo, que j'croyais mort.

PÉDRILLO

Sans compter qui n's'en est pas fallu de la longueur d'mon p'tit doigt, qui s'appelle. Mais d'abord, père, c'est qu'il est bon d'vous dire que j'ai une sécheresse dans le gosier qu'est due à la chaleur d'la route, et qu'si y avait moyen de m'l'humecter tant soit peu, ça me mettrait en haleine.

FABRICIO, *montrant son panier*

J'ai ton affaire là dedans, frère, une bouteille, tu sais, du fameux... attends... bois-m'en un coup, et un rude.

PÉDRILLO, *après avoir bu*

Tu vois bien ça, eh bien ! ça vaut mieux que tous les compliments des mahométans, que j't'en avertis qu'y sont bien mal éduqués, qui s'appelle. Mais asseyons-nous d'abord sur ce banc, et du silence.

FABRICIO

Du silence, que j'sais pas aut'chose que d'en pratiquer, que j'n'ai pas pus d'langue que sur la main, frère. D'sorte que...

PÉDRILLO

Là, là, là, là, tu vois ben cependant que tu parles toujours, et que si tu continues comme ça à parler, que tu m'enpêcheras de te raconter.

PÉDRO

Au fait, Pédrillo, au fait.

PÉDRILLO

J'y suis... Un p'tit coup seulement encore, frère. (*Il boit.*) De sorte que... vous vous rappelez... c'était l'jour que les mahométans avaient envahi not'pau vre village. Vous, père, vous étiez avec nos braves paysans, et vous repoussiez l'ennemi en tapant dessus, c'qui s'appelle, comme y faut. C'est pas que j'devrais l'dire pour me louanger, mais c'est que dans la famille, c'n'est que des braves, et d'rudes, encore.

PÉDRO

Continue donc, Pédrillo.

PÉDRILLO

M'y v'là... Fabricio s'était caché dessous un tas de foin pour éviter le danger; d'sorte que j'étais resté seul, isolé et solitaire dans la maison, lorsque

j'entends enfoncer la porte ; j'fais ni une, ni deux j'me lève, j'descends et prenant par les deux jambes l'premier mahométan que j'rencontre, je l'fais tourner par-dessus ma tête, et vli, vlan, pif, pouf, j'm'en sers comme d'un bâton à deux bouts, et j'terrasse tout ce qui s'présente à ma vue. Après en avoir comme ça tué environ deux cent soixante-dix-sept, je r'mets mon homme sur les jambes et je l'laisse en liberté ; sans compter qu'y n'demandait pas mieux et qu'y s'mit à courir comme un lièvre. Épuisé d'fatigue, j'm'essuyais le front, lorsqu'une troupe de cavaliers...y en avait ben dix mille, m'entoure et m'force à m'rendre... Contre la force n'y a pas de résistance, c'est connu d'tout l'monde. Me v'là conduit d'vant l'général des mahométans : Chien ! qui m'dit comme ça en m'voyant ; parce que, voyez-vous, père, quand ils veulent dire une politesse à quéqu'un, ils lui disent toujours comme ça : Chien !...

PÉDRO

Mais continue donc, Pédrillo ; passe, nous avons su comment tu avais de nouveau été fait prisonnier par les troupes de Tarik ; c'est depuis cette époque qu'il te faut nous dire tes aventures.

PÉDRILLO

Soit, père, soit. Stapendant c'est dommage qu'vous soyez si pressé. D'sorte que j'étais donc en prison et qu'on nous conduisit d'vant l'grand Tarik. Quand, en v'l'à ben d'une autre aventure ! v'là-t-y pas que j'rencontre l'seigneur Alonzo, qu'était d'venu mahométan, qu'il avait même un royaume, d'sor-

te que par là même, il était d'venu roi ! Et puis que v'là qu'son père don Vasco le reconnaît ; et puis qu'les v'là qui s'disputent, et puis que l'père dit comme ça à son fils : " T'es pas mon fils ! " et puis que l'fils répond au père : " C'est pas vrai, j'suis vot'fils, puisque vous êtes mon père ; " et puis que l'père s'est fâché tout rouge, et puis que l'fils s'est jeté à genoux, et puis que l'père à dit : " T'es un vaurien, j'te maudis ! " et puis que l'fils est tombé par terre et qu'il est devenu fou.

PÉDRO *et* FABRICIO

Devenu fou !

PÉDRILLO

Oui, devenu fou ! tant y gn'y a que quand y s'est relevé, y n'savait pas c'qui disait, qu'y parlait d'son royaume.

FABRICIO

Ah ! qu'y parlait de son royaume ?

PÉDRILLO

Et puis qu'y prenait tout le monde pour d'autres, et puis qu'y voyait toujours des croix, et puis qu'y...

PÉDRO *et* FABRICIO

C'est lui !

PÉDRILLO

Qui, lui ?

PÉDRO

Continue, continue.

PÉDRILLO

Alors, par après, ensuite, v'là qui s'agissait d'autre chose; c'était d'nous faire mahométans; mais plus souvent! c'est là qu'j'en ai eu d'la solidité qui s'appelle! Moi renier mon Dieu! ah! ben oui! qu'on m'y prenne! Quand y m'disait: " Chien, maudis le Christ! " j'suis chrétien, que j'répondais sur l'même air. Don Vasco, qu'était là, encouragé par ma ferme contenance, répond solidement aux mêmes questions; on ne fait ni une ni deux, on nous condamne tous à mort.

PÉDRO

Mon pauvre Pédrillo!

PÉDRILLO

Nous v'là donc morts.

FABRICIO

Hein!

PÉDRILLO

Quand j'dis nous v'là morts, c'est pas tout à fait exact, mais y n's'en fallait pas d'grand chose; or, v'là comme quoi qu'nous nous en somm r'tirés. On nous avait conduits hors d'la ville pour c'mencer par nous couper la tête. Y avait de chaque côté d'nous des mahométans qui nous faisaient honnêtement la conduite; déjà y c'mençaient à s'réjouir et y s'promettaient de ben rire en nous voyant comme ça tous marcher sans avoir besoin d'bonnet, quand... écoutez... quand, vlan! v'là un mahométan par terre: le prisonnier Marietto l'avait privé d'la peine

de vivre, en lui enfonçant dans la gorge un stylet qu'il tenait caché. On prend les armes du défunt, les prisonniers s'jettent sur les mahométans, les mahométans s'jettent sur les prisonniers ; c'est une mêlée, c'est un bouleversement général ; c'est partout des nez, des oreilles coupés ; c'est des têtes qui n'demandaient pas mieux que d'rester sur leurs épaules, qui roulent dans la poussière ; j'fais comme les autres, j'empoigne une lance, et d'un seul coup je perce de part en part six des plus valeureux d'entre les ennemis. Un gros de cavaliers masqués, qui rôdait de ce côté, accourt en entendant le bruit, les voix de tant d'hommes qui s'entretuaient ; il fond sur les Arabes ; ils se sauvent comme ils peuvent, les uns avec un bras, les autres avec une jambe, les autres demandant à grands cris leur tête qu'était restée sur l'champ d'bataille ; j'ai jamais vu d'ma vie vivante chose aussi horrible ! Et moi, père ! si vous m'aviez tant seulement vu par le trou d'une aiguille ; fallait voir comme j'en décousais, comme ils s'sauvaient, qu'on eût dit un troupeau de moutons. Oh ! les lâches ! Oh ! les poltrons ! Si j'en t'nais seulement vingt-cinq ; ce n'est pas assez, cinquante, cent plutôt. Oh ! j'en ai presque des crispations de nerfs, quand j'pense que si...

Un paysan, *qui arrive en courant*

Pédro, vite ! aux armes ! des soldats !... là-bas... aux armes !... les mahométans ! (*Marque d'effroi dans la contenance de Pédrillo et de Fabricio ; le paysan sort.*)

PÉDRO

Courons, enfants, courons aux armes ! allons mourir, s'il le faut, pour Pélage et pour notre Dieu. Quoi ! vous ne me suivez pas ! on dirait que tu as peur, Pédrillo, et toi aussi, Fabricio !

PÉDRILLO, *tremblant*

Moi peur ! ben j'crois ben qu'non, que j'ai pas peur ! Si j'ai peur d'quéque chose, c'est que j'crains tant seulement, par motif d'humanité. que l'ennemi n'se change en pierre de taille en m'voyant... Que j'voudrais bien trouver un p'tit coin pour m'cacher, toujours par motif d'humanité !

PÉDRO

Pédrillo, tu es un poltron. (*Il sort avec Fabricio.*)

PÉDRILLO

J'dis pas non, père. J'les entends qui viennent ; où m'cacher ?... mon Dieu ! mon Dieu ! j'n'en serai donc jamais quitte d'ces mahométans... que l'bon Dieu les bénisse !... oh ! ici, sous c'banc. (*Il se cache sous le banc.*)

SCÈNE V

DON VASCO, MARIETTO, PÉDRILLO, SOLDATS

DON VASCO

Reposez-vous quelques instants de vos fatigues, braves soldats. Nous sommes enfin arrivés dans un pays ami. Dieu soit loué ! nous n'étions pas dignes de la noble couronne du martyre. Il veut nous éprouver encore pendant quelques années sur cette terre de misère ; que sa sainte volonté soit faite !

PÉDRILLO, *sous le banc*

Que c'est-y drôle ! en v'là des mahométans qui parlent tout comme si c'était des chrétiens... Si j'osais regarder !

DON VASCO

Personne ne paraît. Soldats, il nous faut connaître les lieux qu'occupe Pélage ; Marietto, tâchez de découvrir quelques-uns des habitants, vous les amènerez avec vous ; je vous attends ici. (*Il s'assied sur le banc ; les soldats se couchent çà et là.*) Le sommeil appesantit mes paupières ; dix nuits passées sans repos ont presque épuisé mes forces... Mon Dieu, veillez sur moi ! veillez sur mon enfant... sur mon fils que j'ai maudit. (*Se levant avec précipitation.*) Que je maudirai toujours s'il persiste dans son apostasie. (*Il se rassied.*) Mon fils que j'aimais tant... que j'aime encore tout en le maudissant. (*Il s'endort.*)

PÉDRILLO

J'entends pus personne. (*Il allonge la tête.*) Y dorment tous. Attends un p'tit peu, les amis, qu'j'en profite. (*Il sort de dessous le banc ; il se dirige vers la coulisse en marchant sur la pointe du pied ; lorsqu'il est sur le point de sortir, Marietto paraît et le saisit au collet.*)

MARIETTO

Arrête, maraud !

PÉDRILLO, *effrayé*

C'est pas moi, c'est pas moi, que j'vous dis. (*Tout le monde se lève.*)

MARIETTO

Eh quoi ! c'est toi, imbécile !

PÉDRILLO

C'est fini, on n'me connaîtra bientôt plus dans toutes les Espagnes qu'sous c'nom-là.

DON VASCO

Est-ce un espion ? quel est cet homme ?

MARIETTO

Non, seigneur, ce n'est qu'un poltron.

PÉDRILLO

Un poltron ! en v'là encore d'une nouvelle, qui s'appelle ! comme si on était poltron pour avoir peur de temps en temps !

DON VASCO

Quels renseignements, Marietto ?

MARIETTO

Seigneur, tous les paysans ont pris les armes : ils se sont portés sur la montagne voisine et n'ont point voulu me laisser approcher.

PÉDRILLO

Ils m'laisseront approcher, moi ; à preuve que j'suis pas t'un poltron, c'est que j'm'en y vas, seigneur Vasco, et qu'vous en aurez d'mes nouvelles, qui s'appelle. Ah ! j'suis t'un poltron ! qu'on me laisse passer ! (*Alonzo paraît ; Pédrillo, qui se trouve en face de lui, se sauve d'un autre côté.*)

SCÈNE VI

LES PRÉCÉDENTS, ALONZO

DON VASCO

Ciel, mon fils ! Soldats, qu'on me l'amène !

ALONZO

Arrêtez, téméraires ! avez-vous oublié qui je suis ? qui vous êtes ? Tarik aurait-il oublié sa promesse ? aurait-il oublié ce que j'ai fait pour lui ? (*A don Vasco.*) Toi qui parais commander à ces gens, dis-leur donc qui je suis !

DON VASCO

Eh quoi ! Alonzo...

ALONZO

Tu m'appelles Alonzo ; qui t'a dit mon nom ? C'est ainsi que mon père m'appelait autrefois... J'étais chrétien, alors ; mais les temps sont changés. Mon nom est Almanzor ; je suis roi de Murcie ; Mahomet est le prophète de Dieu... Tu ne dis rien, ami ?

DON VASCO

Grand Dieu! j'ai donc perdu mon Alonzo, mon fils !

ALONZO

Tu pleures, vieillard ! et moi je pleure aussi. Tu pleures sur ton fils ; moi je pleure mon père. Il s'appelait aussi Alonzo, ton enfant ? c'est un nom de malheur, c'est le nom d'un maudit !

DON VASCO

Alonzo, mon enfant, c'est moi qui suis ton père !

ALONZO

Tu plaisantes, vieillard ! j'ai fait mourir mon père ! il est mort pour son Dieu ; moi, j'ai renié le mien. Autrefois, avec lui, serviteur de Marie, j'adorais le Dieu qu'adorent les chrétiens ; j'étais heureux, alors, mais j'ai voulu être roi ; je n'ai pu pardonner qu'on eût choisi Pélage. J'ai tout vendu pour me venger ; j'ai vendu mon honneur, j'ai vendu mon pays, j'ai tout sacrifié au démon de l'orgueil : mon Dieu, mon roi, mon père et mon éternité... L'éternité... Laisse-moi réfléchir, vieillard ; je veux savoir quels biens m'ont valu un si grand sacrifice!... (*Il semble plongé dans de profondes réflexions.*)

DON VASCO

Malheureux Alonzo ! il n'est donc plus pour toi d'heure de repentir ! Dieu t'a ravi cette raison qui devait te guider, que tu chérissais seul, qui faisait ton orgueil ; malheureux enfant !...

ALONZO

Parle, parle, vieillard ; je ne sais, mais ta voix est douce à mon oreille ; j'éprouve en l'entendant un moment de bonheur ! Dis-moi : mon Alonzo ! dis-moi : je suis ton père !...

DON VASCO

Tu me déchires l'âme, mon fils ! reviens à toi, reviens à la raison, ton père t'en supplie ! Grand

Dieu ! si quarante ans passés à ton service ont quelque mérite à tes yeux ; si mon sang a coulé pour défendre ta cause ; si j'ai bravé pour toi les fers et l'échafaud, rends à mon fils la vie, rends-lui cette lumière que chacun porte en soi, qui guide nos actions, qui nous fait mériter ta haine ou ton amour ; rends-lui cette raison que tu lui as ravie ; qu'il puisse encore se repentir, racheter de son sang, racheter de sa vie le crime qu'il commit en reniant sa foi.

ALONZO

Tu pries pour moi, vieillard, et tu te dis mon père ! lui, il me maudissait ! je méritais sa haine...

DON VASCO

Reviens à toi, mon fils, et je te bénirai ! Abjure tes erreurs, maudis la secte impie qui, pendant un moment, te retient dans ses liens. Répète : Gloire au Christ ! respect à sa sainte loi ! et ton pardon, mon fils, descendra du ciel. Ouvre tes yeux à la lumière, ouvre ton cœur au repentir...

ALONZO

Arrêtez... un instant... tout change autour de moi... tout prend une autre forme... Je me vois entouré de soldats espagnols... Ciel ! c'est vous, ô mon père ! mon père ! arrêtez ! arrêtez ! ne me maudissez plus ! je mourrais à vos pieds. (*Il tombe aux genoux de Vasco.*)

DON VASCO

Relève-toi, fils de Gomez, et dis : Je suis chrétien !

ALONZO

Oui, je le suis, mon père ; que Mahomet soit anathème! que la foudre du ciel écrase ses enfants.. que..

DON VASCO

Laisse à Dieu, mon fils, le soin de sa vengeance ; il est le Tout-Puissant !

SCÈNE VII

LES PRÉCÉDENTS, PÉDRILLO

On entend des cris dans la coulisse : Au secours ! au secours les mahométans !

PÉDRILLO, *accourant*

Les v'là... les v'là... là-bas... là-bas... Seigneur don Vasco ! chassez-les, ce sont eux.

DON VASCO

Soldats ! soldats ! aux armes ! courons à l'ennemi.

ALONZO

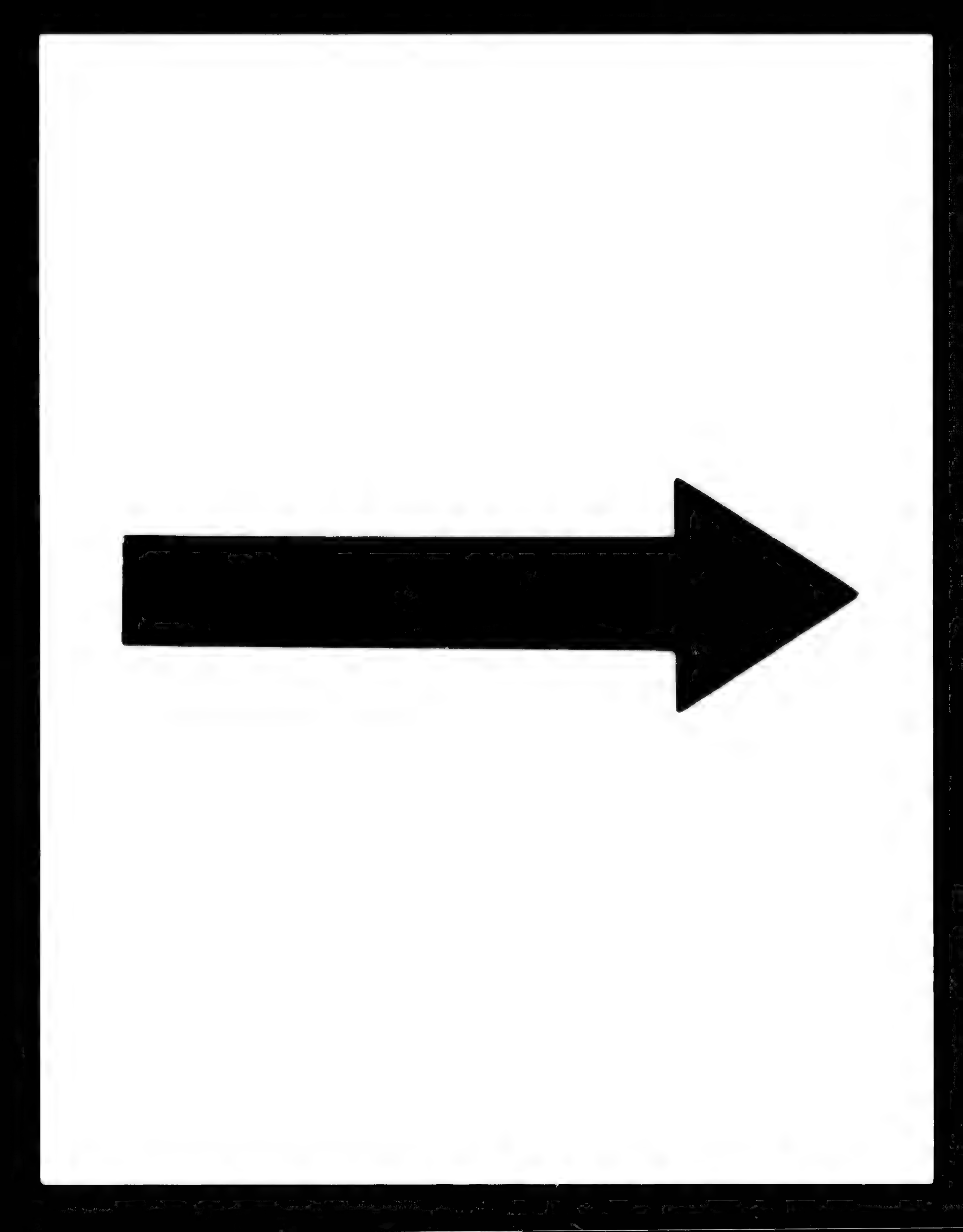
Non, mon père, restez ; moi je veux les guider. Espagnols, suivez-moi ; je veux, à votre tête, arrêter l'ennemi ou mourir glorieux. (*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII

DON VASCO, PEDRILLO

DON VASCO

Va, mon enfant, va réparer ta faute, va servir ton pays, n'épargne point ton sang. Je sens que je suis



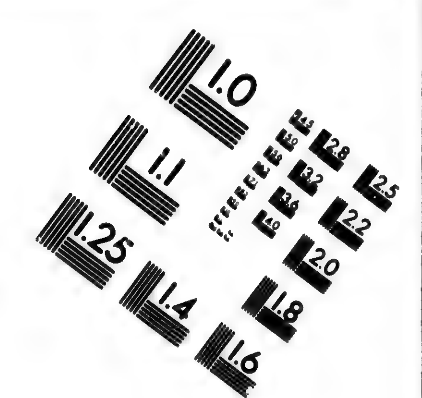
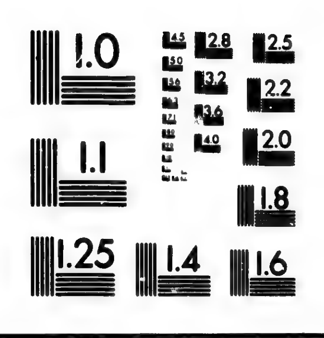
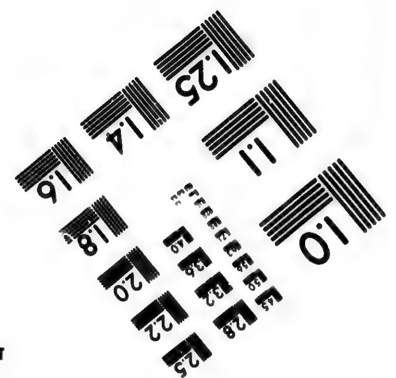


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)

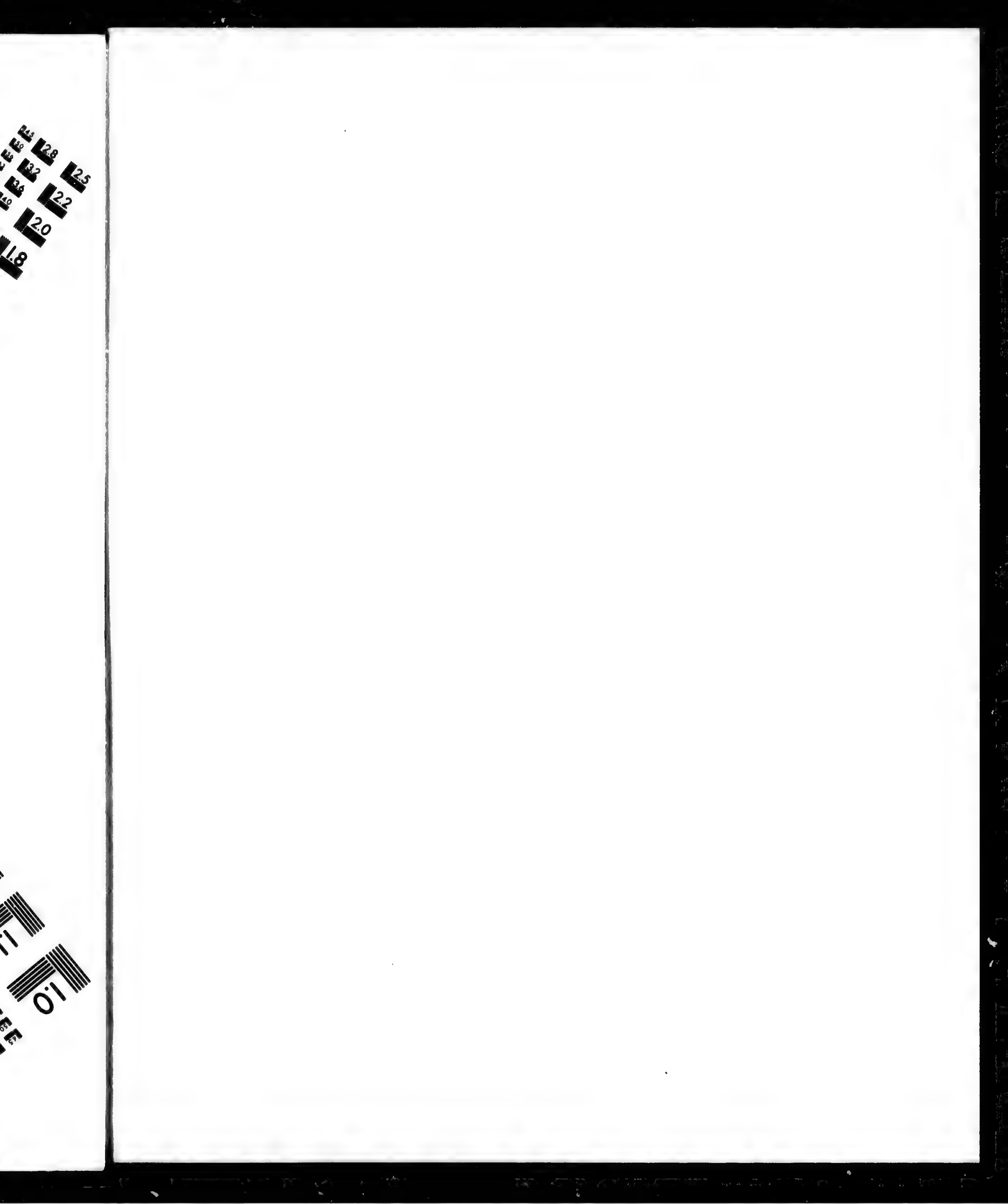


6″



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503



2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

vieux, ma faiblesse est extrême, je ne pourrais suivre tes pas. Reposons-nous ici ; ma tête est fatiguée.... Paysan, regarde au loin ; vois-tu les combattants ?

PÉDRILLO, *regardant dans la coulisse*

Ben, j'crois ben que j'les vois ! Bon Dieu ! comme v'là qui s'tapent.. Pourquoi que j'suis pas là ? Qué malheur ! qué malheur !... Tiens, en v'là un qui tombe... En v'là un deuxième qu'a plus besoin de bonnet... Bon, et d'un aut'encore... Le seigneur Alonzo n'y va pas de main morte... Tiens, les v'là qui s'en sauvent... tout comme de vrais lapins... Grand Dieu ! quoi donc qu'j'ai vu ?

DON VASCO, *se levant*

Quoi donc ! qu'aurais-tu vu ? nos soldats fuiraient-ils ?

PÉDRILLO

Ben non, ben non, que j'dis; c'est pas d'ça qui s'agit.

DON VASCO

Moi-même je veux voir...

PÉDRILLO

Non, non, seigneur Vasco, restez ici, que j'dis, vous n'le saurez que trop tôt.

SCÈNE IX

LES PRÉCÉDENTS, ALONZO, TARIK, PÉDRO FABRICIO, ESPAGNOLS, MAHOMÉTANS

(Alonzo est porté sur les bras de soldats espagnols.)

DON VASCO

Mon fils ! mon fils ! es-tu blessé ?

TARIK

S'il est blessé, ton fils ! mon épée s'est brisée dans ses flancs entr'ouverts ; ma main s'est égarée pour la première fois : je voulais lui percer le cœur.

DON VASCO

Guerrier, n'insulte pas à ma misère.

TARIK, *à Alonzo*

C'est donc ainsi, beau fils, que tu tiens tes serments ! Avais-je un si grand tort de douter de ta foi ?

DON VASCO

Espagnols, qu'on l'emmène !

ALONZO

Arrêtez ! ô mon père, laissez-le me reprocher mon infidélité... Je vous avais donné ma foi, Tarik, en trahissant mon Dieu... En revenant à lui, ai-je pu la garder ? Espagnols... approchez... Tarik, écoutez-moi... Sur votre sein, mon père, laissez poser ma tête... Je fus bien criminel... Tous, vous m'avez connu portant les infâmes livrées de Mahomet... et j'étais cependant chrétien au fond du cœur... L'ambition, la vengeance, la haine, avaient ébloui mes esprits... Dieu à veillé sur moi... il me rappelle à lui... Je lui fais un humble sacrifice de ma vie... Mon père, bénissez-moi, votre fils meurt en chrétien ! Soldats, soyez toujours fidèles à votre Dieu ; obéissez au roi, aimez votre patrie, et quelquefois

au soir, à l'autel de la Mère de Dieu, pensez encore à moi... Bon Pédro, approchez. (*A Vasco.*) Seigneur, il fut mon père... quand tout le monde me fuyait... Adieu, je sens ma langue qui se glace.... Adieu, mon père... je vais au pied du Christ prier pour vous... prier pour vous... mon père. (*Il expire.*)

PÉDRO

Bon Fernando, que les anges portent ton âme aux cieux !

DON VASCO

Fils de Gomez, ta mort est digne de ton nom ; tu meurs en combattant, et tu meurs pour ton Dieu !

TARIK

C'est moi qui l'ai ravi ce fils à ta tendresse, pourquoi donc si longtemps différer mon supplice ?

DON VASCO

Qu'attends-tu donc de moi ?

TARIK

La mort.

DON VASCO

La mort ! ton Dieu peut la donner ; quant au mien, il pardonne.

TARIK

Même ayant tué ton fils ?

DON VASCO

Mon fils !... Sors, Tarik, laisse-moi pleurer sur mon enfant. Tu es mon prisonnier, ne crains point pour ta vie ; elle n'est point à moi, elle appartient à Dieu.

FIN DU TROISIÈME ET DERNIER ACTE.

ez encore
Seigneur,
fuyait...
Adieu.
rier pour
ire.)

ton âme

n nom;
on Dieu!

se, pour-
ice?

uant au

urer sur
ns point
partient